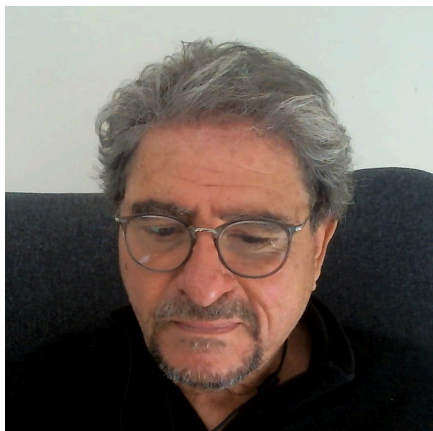


HOMO NOSCENS

Une autre théorie de l'évolution



par Willy Bohane

07 45 13 21 91

info@wbohane.com

proposition de 4e de couverture

La paléontologie fait passer l'humain pour un animal parmi d'autres descendant d'un primate hagarad dont la conscience — fait inobservable par méthode — ne mérite paradoxalement pas d'entrer dans sa définition.

Selon cette logique, les humains devraient se limiter aux réunions de parents de marsupios, où l'on discute de la bonne tenue des pochettes ventrales. Un domaine où, fort heureusement, la conscience n'est pas requise.

Cet essai polyphonique démonte cette fiction. Avec une ironie féroce et une rigueur inattendue, il révèle l'erreur fondatrice qui détourna la science de l'essentiel : l'Homme n'est pas l'héritier d'un Homo sapiens postulé mentalement inerte, mais bien d'Homo Noscens, l'expression d'une rupture cognitive radicale scientifiquement fondée. Il rend donc à l'Homme ce que les discours académiques lui ont retiré : sa singularité, sa dignité, et surtout son identité véritable.

*Dès lors, la réalité terrestre n'est plus faune et flore,
mais bien
humanité, faune et flore.*

Il faut parfois une vie entière pour oser renier ce qui nous a façonnés. Lorsqu'on ose sortir seul des sentiers battus, c'est que la colère a laissé la place à la maturité.

La maturité.

Elle ne libère pas pour fuir, mais pour penser au-delà du probable.

Lorsqu'on s'interroge sur l'Homme, son histoire ou ce qui le qualifie, on risque de tomber sur une liste interminable de spécificités, d'attributs, de particularités, véritable pente glissante qui nous amène inmanquablement à un constat assez dégradant de son image et de l'estime qu'une partie de la communauté scientifique ou littéraire lui porte.

Au vu de l'inventaire de ce qui a nourri notre imagination tout au long de notre vie, ces vues d'artistes de semi-singes en train de casser de cailloux ou assis muets autour d'un feu, ces reproductions très poilues qui font la fierté des musées, on se demande franchement comment ces êtres aux cerveaux prétendus infertiles purent inventer l'ampoule, l'électricité ou la radio. Ah oui, je comprends que ça fasse sourire, en effet, tout en étant, toutefois, d'une désolante tristesse lorsqu'on se dit que ceux qui nous ont passé ce film en boucle et ainsi construit l'imaginaire populaire, ne se sont certainement jamais posé cette question.

L'état des lieux est donc désastreux, la cote de popularité de l'Homme est au plus bas et il est indispensable d'en prendre connaissance avant de partir sur le chemin de la rédemption pour lui rendre l'hommage, c'est le cas de le dire, et la place qu'il mérite. Non par esprit de corps, chauvinisme, croyance religieuse ou autre préjugé dont je suis totalement dépourvu, mais par pure déduction, on ne peut plus scientifique et logique.

Disons que c'est François Rabelais qui ouvre le bal avec l'expression *Propre de l'Homme*, aphorisme qu'il utilisa dans l'Avis aux lecteurs ouvrant Gargantua (1534). Puis, au fil du

temps, l'expression passa dans le langage courant pour désigner l'ensemble des spécificités qui, il faut croire, étaient prédestinées à distinguer l'humain, mais elle fait surtout figure d'épuisette dans laquelle chacun déverse, en vrac, tout ce que l'Homme lui inspire, proposant termes et formules improbables, mais probables, et ce, depuis des siècles.

Depuis des décennies, les penseurs, chercheurs, chroniqueurs et philosophes s'acharnent à définir l'Homme – et tous, sans exception, finissent par s'y perdre:

En 2024, Charles Pépin affirme que *la différence entre l'homme et l'animal n'est que de degrés*.

La même année, Patrick Juignet tente de sauver la mise : *L'Homme se singularise par sa pensée*.

Deux scientifiques du MNHN, Verheggen et Balzeau, assurent que *les barrières entre l'Homme et les animaux se brisent*.

Frans de Waal, lui, demande combien de fois on a cru *trouver l'essence de la nature humaine*.

Cyrułnik et Morin rappellent que l'homme *prend place dans la nature*.

Ferraris, plus sombre, voit en lui *l'être le plus esclave qu'on puisse imaginer*.

Science & Vie conclut que *plus on étudie l'homme, plus ce qui nous distingue s'échappe.*

Derrida dresse une liste interminable de spécificités possibles — parole, raison, deuil, mensonge, rire, pleur — avant d'admettre qu'elle est *nécessairement indéfinie*.

Et Hegel, déjà en 1807, affirmait que l'homme cesse d'être un animal... en prenant conscience qu'il en est un.

Deux siècles de tentatives.

Deux siècles d'impasses.

Deux siècles à tourner autour d'un mystère que personne n'ose nommer.

Malgré son air bon enfant, le Propre de l'Homme désigne bel et bien une comparaison, quoique, la recherche évoluant à grands pas, elle semble quelque peu hasardeuse vu qu'on n'est pas à l'abri de surprises, surtout lorsqu'il s'agit de spécificités telles que le rire que Rabelais désignait comme humain et qui, finalement, fut découverte aussi chez les singes.

Ce qu'il faut retenir, il me semble, c'est tout d'abord le phénomène de mode. Plus on remonte dans le temps, et mieux l'Homme est apprécié. Depuis l'apparition du zoocentrisme ou de l'antispécisme dans les années 1970, en effet, la tendance est plutôt à le désavouer et cette habitude, bien qu'à l'influence limitée, est restée ancrée dans les mœurs des plus endoctrinés.

Les courants comme le zoocentrisme ou l'antispécisme affirment que l'espèce n'est pas un critère pertinent pour juger du traitement moral d'un animal. C'est généreux, sans doute, mais profondément déconnecté de la réalité brute de la vie. Les Hommes, depuis toujours, asservissent les animaux, les consomment, les exploitent, puis, une fois repus, prennent le temps de dissenter sur le bien-fondé de leurs actes. La morale arrive après le repas, rarement avant.

Il serait bon de ne pas oublier que la plupart des rites, dits spécistes, réprimandés par certains intellectuels écolos et humanistes, n'existent que dans les pays développés, voire riches, dont la population trouve le temps, puisque moins préoccupée par la bataille du quotidien, de philosopher sur l'art de vivre. Oui, la philosophie n'est effectivement pas un truc de pauvres. Il faut d'abord remplir le frigo, payer les factures, se loger... C'est la logique froide de la pyramide de Maslow où le luxe et les futilités culminent au sommet et, avant d'y goûter, il faut en gravir toutes les étapes. Autrement dit : on ne pense au sens de la vie qu'une fois l'indispensable assuré et, pour les plus chanceux, les vacances réservées.

Les normes morales ne sont pas des lois naturelles. Elles ne tombent pas du ciel comme des météorites. Ce sont des constructions sociales, fragiles, dépendantes de la stabilité du monde. Elles tiennent tant que la société tient. Elles se fissurent dès que la survie est en jeu. L'humain civilisé n'est qu'une version temporairement apaisée de l'animal qu'il fut. Il suffit d'un choc, d'une pénurie, d'une menace réelle pour que les réflexes de survie ressurgissent sans délai.

C'est d'ailleurs le même paradoxe qu'on retrouve dans les idéologies économiques. Le socialisme est une belle idée : réduire les inégalités, protéger les travailleurs, améliorer leur bien-être. Mais pour appliquer ces principes, il faut des entreprises qui les emploient. Et pour créer ces entreprises, il faut du capital. Avant de distribuer, il faut produire. Avant de produire, il faut investir. Et avant d'investir, il faut quelqu'un qui possède plus que les autres. Même les projets les plus égalitaires commencent par un chèque signé par un riche. C'est la réalité matérielle, pas une préférence politique.

Sagesse est de se méfier des théories à la mode qui prétendent s'affranchir de la nature humaine. Elle revient toujours au galop. Les régimes communistes ont voulu bâtir une économie prospère affranchie du capitalisme ; ils ont échoué. Une théorie qui ignore la nature humaine — ou la nature tout court — est vouée à l'échec. Machiavel l'avait dit plus crûment : *Les hommes oublient plus facilement la mort de leur père que la perte de leur patrimoine.*

Et puis quoi, le mur de Berlin n'a pas fini par s'écrouler ?

Sagesse est aussi de ne pas perdre le fil de l'état des lieux à propos de la critique littéraire du *Propre de l'Homme*. L'apothéose arrive avec certains organismes d'État qui, régulièrement, se délectent à citer l'Homme en bête, allongeant, si c'est encore possible, la liste des spécificités structurelles qui sert, depuis des lustres, à comparer inopinément les espèces. J'avoue que je lève mon chapeau devant tant d'insistance, tant de culot et d'opiniâtreté dans

l'affront de le comparer à des animaux qui, depuis que le monde est monde, sont restés ce qu'ils sont:

*Du chimpanzé qui utilise des baguettes pour se nourrir ou des « éponges végétales » pour boire, à la loutre qui utilise des pierres pour casser des coquillages, l'Homme n'est pas le seul animal à utiliser des outils pour améliorer son quotidien.
MNHN (Muséum National D'Histoire Naturelle)*

S'ils avaient évolué, je ne dis pas, mais là.

Puisqu'on y est, on peut enchaîner avec l'agitation frénétique du drapeau de la méthode scientifique, brandi comme s'il suffisait à nier — coûte que coûte — l'incalculable préciosité de la conscience humaine:

Du point de vue de la méthode scientifique, rien ne distingue les hommes et les femmes des autres animaux. Dès lors, l'humain est un animal comme les autres. Explications avec Guillaume Lecointre, systématicien, zoologiste et professeur au Muséum national d'Histoire naturelle : L'anatomie humaine et le comportement humain sont des manifestations que la science appréhende de la même façon chez tous les animaux, humains compris. Pas de différences puisque le but de la science est d'expliquer collectivement et rationnellement le monde réel. Ainsi, la science ayant mis en évidence les relations de cousinage entre les espèces, l'humain se révèle être une branche terminale parmi des millions d'autres, au sein de l'arbre généalogique du vivant. Une branche toute proche de celle des chimpanzés et du gorille.

Je ne suis pas professeur, contrairement à l'auteur de cet article, mais je m'interroge sincèrement : mesure-t-il,

comme son titre l'y obligerait, la portée de ses propres affirmations ?

Car enfin, avant d'affirmer que *du point de vue de la méthode scientifique, rien ne distingue les humains des autres animaux*, on devrait s'interroger, se demander où est l'erreur, car si la méthode scientifique empêche techniquement que les Hommes tournent autour de la Lune alors qu'effectivement ils tournent autour de la Lune, c'est qu'elle est caduque, ou inutile, ou paradoxale, ou simplement absurde. On ne peut décentement pas ignorer le fait qu'ils tournent autour de la Lune pour faire plaisir à la méthode, comme le fait ce professeur qui ne s'insurge pas devant tant d'aberration — et ce avec tout le respect que je lui dois.

C'est littéralement marcher sur la tête.

Et si, c'est fort possible puisqu'on n'explique pas tout, on ne résout pas le problème, on a l'honnêteté de faire comme les physiciens des particules, de dire qu'on est dans une impasse, que la méthode scientifique choisie ne corrobore pas l'empirisme de la réalité et on demande à la communauté scientifique de trouver une voie de sortie pour ce labyrinthe. On ne continue pas à écrire n'importe quoi et à salir la mémoire d'Einstein avec une ombre d'ours brun.

Ça, c'est pour la pudeur qu'on devrait avoir à l'égard de l'humanité. Car de toute manière, avec cet exposé, le MNHN et ce professeur devront reconnaître :

1. que la comparaison de spécificités structurelles ne joue aucun rôle dans l'évaluation, le mérite ou même la qualification des espèces,

2. que l'éluision de la conscience dans la définition biologique de l'Homme est une grave erreur scientifique que je vais démontrer,
3. que, même si j'avais été incapable de prouver scientifiquement l'erreur, la règle elle-même, au vu des prouesses humaines, eût méritée d'être interrogée, voire remise en question.

Voilà, je suppose que tout est dit sur l'insignifiance de l'Homme aux yeux d'une certaine science actuelle et je suis convaincu que le lecteur a bien compris qu'il ne représente pas grand-chose de mieux que le chat qu'il tient dans les bras et dont il perçoit le ronronnement de bonheur en lisant ces lignes. D'ailleurs, évoqué en ces termes catégoriques et gonflés d'assurance, il commence même lentement à se persuader que les écrevisses, les chameaux et les pucerons, tellement plus évolués que ce qu'il imaginait, sont en train de comploter pour former un consortium dont le premier chantier sera la mise en œuvre d'une centrale à fusion nucléaire afin de produire, il était temps, une énergie propre et infinie !

Alors en quoi la comparaison directe avec l'Homme est-elle utile si, à l'œil nu, on voit bien que ces chimpanzés ne sont pas vraiment férus de physique nucléaire ? En réalité, elle ne sert à rien — sinon à tenter, maladroitement, d'abaisser l'Homme en insistant sur son origine animale,

Il a fallu travailler dur pour en arriver là. À cette boue dont on recouvre les Hommes, j'entends. Cette confusion conceptuelle n'est pas un hasard : elle est le produit direct d'une discipline qui, depuis un siècle, se trompe de cible. Il est normal que sa vision se répercute sur tous les champs de la communication et que le climat finisse par se détériorer sans commune mesure. Malgré l'ancienneté des disciplines anthropologiques, les interrogations sur ce qui définit l'humanité, l'Homme et son rapport à l'univers, restent sans réponse.

Quelque chose qui ne tourne pas rond. Il manque des données — certaines irrécupérables, d'autres perdues — mais le problème va bien au-delà. Il semble que les méthodes fondées sur le passé soient systématiquement vouées à l'échec. Et, si ce contexte persiste, l'humain est condamné à traîner, jusqu'à sa fin, l'image et la réputation poussiéreuses que lui ont fabriquées les chasseurs de restes.

L'incontestable hégémonie de l'Homme est délibérément enfouie et piétinée. Qu'on ne m'accuse pas pour autant d'un spécisme exalté. Mon enthousiasme à réhabiliter l'hégémonie de l'homme n'est pas le fruit d'une idéologie, mais bien d'une réalité scientifique que, si dignement contredite, j'échangerai volontiers pour une place dans le temple des vaches sacrées.

Selon la définition même de la paléanthropologie, cette discipline aurait dû nous mener à l'identification du moment où le primate devient humain. Car elle prétend *étudier*

l'évolution de la lignée humaine et ses comportements inférés.

Ces comportements ne sont donc plus des données récupérables, mais des reconstructions intellectuelles qui exigent une part de créativité. Si l'imagination est nécessaire pour reconstituer un geste inféré — allumer un feu, par exemple — pourquoi serait-elle soudain interdite lorsqu'il s'agit de reconstituer l'intention d'allumer ce feu ? La discipline accepte l'inférence tant qu'elle reste mécanique, mais la refuse dès qu'elle touche à l'esprit de l'acteur, à ce qui aiguise sa curiosité, bref à ce qui l'identifie irrévocablement.

C'est précisément cette négation intellectuelle qui empêche la doctrine en vigueur d'accomplir sa tâche de qualification de l'humain.

Prisonnière, il faut croire, d'un excès de vanité, elle délaisse volontairement le trésor que représente l'HOMINISATION, cette métamorphose irréductible qui fait basculer un primate dans l'humain, de très loin, de très très loin, le moment le plus conséquent et le plus magique de toute l'histoire de l'humanité.

Vanité ? Le positivisme, né au XIX^e siècle, est un courant qui impose l'idée que la science ne doit parler que de ce qui se voit et se mesure. Tout ce qui échappe à la règle en est rejeté.

En voulant se hisser, par pure suffisance, au rang de véritables scientifiques dont les représentants les plus prestigieux sont les mathématiciens et les physiciens, les

paléontologues adoptent la règle et bannissent donc l'inobservable.

Dès lors, la conscience, l'intention, le langage, la pensée — tout ce qui fait l'humain — furent, à défaut de trace fossile, exclus d'emblée. La discipline décrit des os pour éviter de voir des êtres, classe des crânes pour étouffer la conscience alors qu'elle seule, cette inestimable faculté de réfléchir et d'analyser, incarnait la réponse, le véritable Graal.

Ainsi, cette discipline, dont les acteurs ont prétentieusement confondu les fouilles avec les formules qui remplissent les tableaux des physiciens, trace elle-même l'impasse méthodologique qui la condamne, choisissant le rôle d'un peintre de la Place du Tertre alors que ceux qui dessinent le futur sont des visionnaires audacieux du genre Renzo Piano.

C'est exactement ça : les uns peignent ce qu'ils voient, les autres dessinent ce que l'on verra.

Pas question, bien sûr, de nier l'importance des faits matériels, mais de là à considérer leur recherche comme une science dure, même si une fois déterrés, on doit les mesurer, il y a quand même de la marge. D'autant plus que leur classement pur et simple ne rend que très partiellement compte de ce qui fait l'humain. Il apparente plus la discipline à une encyclopédie en trois dimensions qu'à la résolution d'équations complexes. Mais je le répète, il ne tenait qu'à eux d'être les révélateurs de la conscience humaine.

Les paléanthropologues disposaient donc des mêmes données que moi : les outils, les sépultures, les traces de feu, les comportements, les ruptures techniques. Ils avaient les mêmes indices, les mêmes observations, les mêmes fossiles. Tout pour comprendre. Et pourtant, hypothèse après hypothèse, obstinés à ne voir que le visible, ils n'ont jamais réussi à *nous* lier au passé.

Il est inconcevable, connaissant l'humain pour en être, de vouloir à ce point réduire l'Homme à son squelette, reniant tout ce qu'il exprime et représente. Ces chercheurs sont des Hommes, eux-mêmes produits de ce qu'ils cherchent à découvrir, ils sont universitaires, titrés et se renient pourtant. C'est aussi énorme qu'anormal, et montre clairement, bien qu'il ne s'agisse pas ici d'un traité de psychologie, l'insaisissable aveuglement dont est capable la vanité humaine.

Elle nous a projeté un de ces mauvais films catastrophe où *des êtres, sur une terre imaginaire et désertée, limités à quelques âmes en peine, déçus de toute personnalité, de toute ambition, de toute pensée même, erreraient, sans mot dire, d'une source d'eau à l'autre armés de lances et couverts de peaux de bêtes accumulées lors de combats acharnés qui repoussaient la mort jusqu'au prochain. Puis des dizaines de millénaires plus tard, des paléanthropologues affamés de trouvailles glorifiantes, tombent sur les os de certains de ces pauvres bougres mi-animaux, mi-autre chose, et les amassent pour les exposer dans des musées, affublés d'étiquettes aussi muettes qu'ils l'étaient prétendument de leur vivant.* Et ce film, elle nous le passe, depuis des lustres, sans interruption.

Généreusement, j'ai pensé, un moment, qu'ils respectaient le cloisonnement des disciplines, laissant aux neurobiologistes — ou à je ne sais qui — le soin de s'intéresser à la part intellectuelle de nos ancêtres. On pourrait en effet imaginer qu'il serait plus avisé de leur confier les affaires de neurones, et j'en conviendrais volontiers... si seulement ceux-ci, se fossilisant, laissaient des traces. Mais ce n'est pas le cas..

Et tout cela pour éviter, peut-être, d'être rétrogradés au rang de simples philosophes, s'ils osaient reconnaître à l'espèce humaine une indéniable conscience sans les preuves scientifiques exigées par le positivisme.

Pourtant ils n'avaient même pas à franchir ce pas, car même dans sa définition la plus rigide et la moins adaptée à la créativité de l'Homme, le positivisme n'a jamais suffi à invalider l'observabilité de la conscience. Elle n'a pas été démontrée, certes, mais rien n'autorise à conclure qu'elle n'existe pas. Bien au contraire, elle est là depuis cent mille ans. Depuis que, à nos yeux, la conscience existe.

La sépulture est le premier artefact qui témoigne de la conscience d'Homo Noscens. Le nier serait nier l'Homme lui-même. Ce serait prétendre que des métastases ne prouvent pas l'existence d'un cancer sous prétexte que la tumeur elle-même reste invisible. Si la médecine adoptait une telle logique, elle cesserait de soigner — une manière efficace, il est vrai, de se débarrasser des malades !

Il serait tentant d'excuser un siècle de paléanthropologie en invoquant les limites d'un cadre théorique, ou la prudence méthodologique propre aux sciences humaines. Mais ce serait une indulgence mal placée. Car ce qui s'est joué ici n'est pas une simple hésitation intellectuelle : c'est un manquement au devoir scientifique le plus élémentaire, celui qui impose de respecter l'empirisme avant toute doctrine, avant toute école, avant toute orthodoxie.

L'histoire des sciences regorge d'exemples où des chercheurs, pourtant brillants, ont refusé de voir ce que les faits leur imposaient. Les médecins du XIX^e siècle ont rejeté l'hygiène, alors même que les statistiques de mortalité hurlaient la vérité. Les physiciens ont nié l'existence des météorites pendant près d'un siècle, malgré les pierres tombées du ciel sous leurs yeux. Les géologues ont tourné le dos à la dérive des continents, alors que les côtes de l'Afrique et de l'Amérique s'emboîtaient comme deux pièces d'un puzzle. Dans chacun de ces cas, ce n'est pas l'intelligence qui a fait défaut, mais la fidélité à un paradigme devenu plus sacré que les faits.

La paléanthropologie n'a pas échappé à cette dérive. Elle a observé les sépultures, les a décrites, datées, classées, mesurées. Elle a reconnu leur intentionnalité, leur régularité, leur universalité. Et pourtant, elle a refusé d'en tirer la seule conclusion empirique possible : qu'un acte funéraire est la manifestation matérielle d'une conscience. Non pas une hypothèse, non pas une spéculation, mais un fait observable, reproductible, tangible. Une sépulture n'est pas un symbole ambigu : c'est la preuve directe qu'un être

humain s'est représenté la mort, s'est représenté l'autre, s'est représenté lui-même.

En niant cette évidence, les paléontologues n'ont pas seulement manqué une interprétation : ils ont trahi leur engagement scientifique. Car l'empirisme n'est pas une option, ni un luxe, ni un supplément d'âme. C'est la règle fondatrice. Et cette règle impose que l'on déduise un phénomène réel de ses effets matériels, comme la médecine déduit un cancer invisible de ses métastases, comme l'astronomie déduit une planète de la perturbation d'une étoile. Refuser cette inférence dans le cas de la conscience humaine, alors qu'on l'accepte partout ailleurs, n'est pas une prudence : c'est une incohérence.

Ce n'est donc pas le cadre qui les a empêchés de voir, car le positivisme n'interdit nullement de reconnaître un fait empirique. Au contraire : il l'exige. Rien, dans leur méthode, ne les empêchait d'admettre que la sépulture est la manifestation matérielle d'une conscience. Rien ne les empêchait d'appliquer à l'humain ce qu'ils appliquent partout ailleurs : déduire un phénomène réel de ses effets observables. Leur faute n'est pas d'avoir été prisonniers d'un système, mais d'avoir refusé d'aller jusqu'au bout de leur propre engagement scientifique. Ils avaient les faits sous les yeux, et ils ont choisi de ne pas les voir. À partir de là, ce n'est plus une limite méthodologique : c'est une défaillance du regard, un renoncement à l'empirisme, et donc une trahison de la science elle-même.

Comment est-il possible qu'une évidence empirique ait été ignorée pendant un siècle entier par des milliers de

chercheurs formés, compétents, rigoureux ? C'est sans doute une des questions que j'emporterai dans ma tombe.

J'ai rencontré cette féroce hiérarchie académique lorsque j'ai proposé cette même thèse à des revues scientifiques spécialisées et même philosophiques. Mais non, ils n'acceptent rien ni personne. Surtout pas les gens qui pensent en dehors des rails. Écarté sans ménagement au nom d'un scientisme de façade — et peut-être aussi par jalousie d'une certaine liberté de penser — j'en ai pris mon parti et me suis tourné, sans regret, vers l'idée d'en faire un essai non académique — il faut le préciser pour éviter qu'on me reproche l'absence des références en bas de page, exemple très significatif de la paralysie académique, puisque l'IA les rend superflues.

Si tel est son destin — je parle de mon essai — je pense que ma vision des choses vaut mieux que la gloire dont ils se nourrissent, surtout à l'heure d'un quantique qui flirte avec la magie.

Oui, parfois, souvent, les humains sont ce qu'ils sont et, bien que j'aie honte de l'écrire, il faut admettre que, pour une question d'ego mal placé, l'HOMINISATION n'apparaît pas dans les manuels scolaires. À se demander combien de générations devront encore sucer des os déterrés au lieu de se régaler du plus miraculeux des desserts.

Pourtant, la raison d'être de l'école est bien — sauf erreur — de préparer les nouvelles générations à la vie. On s'inquiète de leur santé mentale, régulièrement agressée par les réseaux sociaux et autres applications déséquilibrantes.

Cette santé mentale ne fait-elle pas partie de la conscience dont ils ont hérité ? Ne méritent-ils pas, ces bambins, de savoir d'où vient leur curiosité ?

Comment prétendre les protéger si l'on refuse de leur transmettre l'origine même de ce qui les rend à la fois vulnérables et brillants ? Si l'école se contentait d'enseigner exclusivement ce qui se trouve concrètement dans la nature, on pourrait admettre que la paléanthropologie aurait ses raisons. Mais il n'en est rien. À l'école, on enseigne le chant, la philosophie, la littérature, les mathématiques — qui, rarement, poussent dans les champs. Bizarrement, l'immatériel se retrouve partout dans l'éducation sauf là où il serait le plus nécessaire — preuve que l'Homme n'est pas Oscar, le squelette de la salle des sciences naturelles, contrairement à ce que certains prétendent.

Paradoxe presque comique non ? On célèbre l'esprit partout, sauf pour expliquer d'où vient l'esprit.

Le sentiment, au fond, est que tous ces os accumulés dans les musées et les esprits n'ont fait que semer le doute sur l'essence réelle de l'Homme, offrant à quelques intellectuels en mal de scoop l'occasion de la vilipender et de l'humilier à coups mots blessants.

C'est pourquoi la science ne devrait pas servir d'outil de sevrage, mais bien de chemin vers la vérité. Et lorsque je dis vérité, j'entends une vérité capable de réalité. Ce qui a maintenu l'Homme dans son statut de presque Homme, est une science corrompue et convertie à l'obscurantisme dont, par définition, elle est l'ennemie jurée.

À force de cloisonner au nom de la spécialisation, on oublie les sens large, celui qui laisse de l'air, qui ose et propulse l'esprit sans limites ni préjugés, qui juge elle-même ce qui est digne de sa confiance. C'est le propre de la liberté.

Einstein, malgré ses titres universitaires et sa renommée de grand physicien, fut surtout le maître absolu des expériences de pensée. Il montra que l'imagination disciplinée par la logique peut devenir un instrument scientifique aussi puissant qu'un télescope ou un accélérateur de particules. Il voyagea dans des ascenseurs en chute libre, observa des trains frappés par la foudre, chevaucha des rayons de lumière. Ne me demandez pas comment. Je sais simplement que c'est ce qui a fait de lui ce qu'il est devenu.

Très reconnaissantes, d'ailleurs, ses expériences mentales lui rendirent la politesse, le couronnant d'une aura qui, en touchant l'intemporel, dépasse largement la physique.

Mais, la seule fois où il faillit à sa folle liberté en doutant de l'indéterminisme quantique, il fut un peu boudé par ses pairs qui pensaient plutôt que pour expliquer l'univers, le rêve n'est pas une option.

Tout cela ne serait pas arrivé si on n'avait pas oublié que les élucubrations des premiers philosophes posèrent, grâce à cette conscience par la suite annihilée, les premières pierres de la pensée scientifique — et, par conséquent, celles de la science elle-même. Avant les instruments, avant les équations, avant les laboratoires, il y a eu des hommes qui ont osé penser le monde autrement que par l'empirisme. L'inobservable était inévitable.

L'Histoire n'est pas avare d'éloges envers ces esprits grecs — Thalès, Anaximandre de Milet, Pythagore, Aristote, Archimède — qui tentèrent, chacun à leur manière, de donner une forme rationnelle à l'univers. Ils sont les références incontournables de cette pensée naissante, les premiers à avoir compris que le réel pouvait être interrogé, mesuré, conceptualisé. Car comment inventer la science sans d'abord la penser ?

La fameuse réaction de Newton, anecdotique ou pas, illustre parfaitement cette filiation : un homme assis sous un pommier qui se demande pourquoi une pomme tombe ici plutôt qu'ailleurs. Ce geste, presque enfantin, est en réalité un acte fondateur : la décision de ne pas accepter le monde tel qu'il apparaît, mais de chercher la loi qui gouverne chacun de ces détails.

Un avion ne peut décoller que grâce à l'intrication d'une myriade d'exactitudes scientifiques, savamment empilées, croisées et orchestrées par des esprits dont le génie n'a de cesse dans la traque de l'erreur. Chaque boulon, chaque équation, chaque protocole est le résultat d'un savoir accumulé, éprouvé, corrigé, transmis. Rien n'y est laissé au

hasard : la moindre approximation se paierait en vies humaines.

Tout ce qui implique un savoir précis, mais n'émerge pas de ces vérités scientifiques ne participe pas directement à la préservation de l'humanité, à sa santé ou à son progrès concret. Même si les doctrines des croyants contestent souvent la science, ils sont eux-mêmes très friands de ses attraits, des smartphones, des avions ou du Net, un des reflets technologiques les plus ambivalents de notre époque. Mais quoi qu'ils en disent ou en pensent, c'est bien elle seule qui les nourrit et qui surtout nourrira leurs enfants en portant, particulièrement depuis que la terre est trop peuplée, l'humanité à bout de bras.

Cela étant, l'intuition, la métaphysique, les rêveries ou toute autre discipline qui fascine ont, elles aussi, leur place. Leur simple existence témoigne de leur légitimité : elles sont le signe que l'esprit humain ne se contente pas de décrire le monde, mais cherche aussi à l'habiter, à le rêver, à le dépasser. Elles constituent une part essentielle de notre héritage intellectuel, un espace où l'imagination peut se déployer sans contrainte.

Mais cette légitimité ne leur confère pas pour autant le droit de contredire la science là où elle s'est penchée. Le cerveau humain ne saurait être bridé dans ses élans créatifs ; ainsi, dès qu'une vérité scientifique est en mesure d'éclairer ou de dépasser ces élans, il devient raisonnable — et même nécessaire — de lui laisser la main. La science n'annule pas l'imaginaire : elle le recadre, le précise, l'affine, parfois même l'enrichit.

Il est donc inutile de s'obstiner à nier l'existence des dinosaures, de croire à la platitude de la Terre ou d'affirmer que nous n'utilisons que dix pour cent de notre cerveau. Ces credo, érodés par des décennies de découvertes, appartiennent désormais à l'Histoire, au même titre que les cosmologies anciennes ou les mythes fondateurs. Ils témoignent d'une époque où l'on cherchait encore, à tâtons, à comprendre ce qui nous entourait.

La science, c'est vrai, peut engendrer des monstres destructifs : elle a donné naissance à la bombe atomique, aux armes chimiques, à des outils capables de ravager des peuples entiers. Mais, à l'image d'un boxeur qui choisit de ne pas frapper pour tuer, c'est à l'Homme seul qu'incombe le choix de son usage. La méthode n'est jamais coupable : elle ne fait que révéler la puissance de celui qui la manie.

Un peu, justement, comme la bombe atomique, devenue dissuasion, plus que dévastation.

Raison pour laquelle, j'ai moi-même consulté la science, la vraie, celle qui sait supposer, analyser et déduire. Celle qui n'a pas peur du noir parce qu'elle crée la lumière. Celle qui sait traiter l'inobservable sans le trahir. Et là, l'astrophysique, où justement Einstein excellait, s'imposa, reine absolue des théories aussi cohérentes que possible, son rôle étant d'expliquer où nous sommes, dans un espace sans fin, avec, pour tout instrument, sa seule imagination.

Son Big Bang crevait l'écran dirait un cinéaste, c'était l'exemple suprême, la solution évidente, précisément parce qu'il n'a peut-être jamais eu lieu. Nos scientifiques l'ont imaginé, l'ont même théorisé, et l'idée a tellement marqué l'humanité qu'il paraît presque vrai. Elle s'est même glissée dans notre histoire et dans notre vécu tant la persuasion est profonde.

Pourtant, il n'est pas davantage l'origine de l'univers que Homo Noscens est notre ancêtre — que je vais présenter. C'est même l'inverse : Noscens, c'est nous — une réalité immédiate, observable, indiscutable — alors que le Big Bang demeure une hypothèse parmi d'autres, dépendante de nos instruments, de nos modèles et de nos limites. Noscens est plus tangible que Toumaï, que Lucy, que Sapiens, dont nous ne connaissons que des fragments, des silhouettes, des reconstructions.

Ce qui m'a frappé, avant même les résultats, c'est la méthode elle-même. Cette manière de produire des réponses, de construire des hypothèses vérifiables, de ne jamais se satisfaire d'une contemplation passive. Là où les chercheurs du passé scrutaient les astres comme on scrute des ossements — avec respect, certes, mais sans véritable prise sur ce qu'ils voyaient — l'astronomie moderne avance, déduit, calcule, confronte, rectifie. Elle ne regarde pas : elle interroge.

C'est cette logique qui m'a séduit, cette rigueur mathématique qui permet qu'une déduction, tant qu'elle n'est pas réfutée, demeure la meilleure possible. Une rigueur qui accepte l'incertitude, qui la travaille, qui la

transforme en connaissance provisoire mais solide. Une rigueur qui ne prétend pas détenir la vérité, mais qui sait reconnaître la valeur d'un raisonnement bien construit.

Puisqu'elle sait traiter l'inobservable mieux que toute autre discipline, l'astrophysique servira de modèle à l'*anthropognosie* — du grec *anthropos*, homme, et *gnosis*, connaissance — cette discipline qui mériterait d'exister pour étudier ce qui regarde vraiment l'Homme. Sous tous ses aspects, même les plus étranges, mais qui sont **LUI**.

Elle servirait enfin à répondre aux questions que les Hommes se posent. Car, j'ai un scoop : ils n'ont pas besoin des mensurations de leurs ancêtres, ces os qui jonchent les terres incertaines et qui ne porteront plus de costumes.

L'anthropognosie ne chercherait donc pas des fossiles, mais des seuils cognitifs, des traces invisibles : symboles, récits, sépultures, mythes, structures mentales.

Sa méthode serait déductive, comme celle des astrophysiciens. Elle partirait de l'humain actuel — celui qui écrit, qui doute, qui imagine, qui se sait mortel — et remonterait vers les conditions minimales qui rendirent ces capacités possibles. Elle ne demanderait pas à quoi ressemblaient nos ancêtres, mais quand une pensée a commencé à se penser elle-même.

La méthode qui consiste à partir de l'acquis plutôt que de l'inné permet d'étudier ce qui a réellement de l'importance aux yeux de l'humanité. Les questions auxquelles répond la paléanthropologie n'en font pas partie. Et pour cause : en

quoi savoir qu'il ressemblait énormément à un singe pourrait-il intéresser l'Homme d'aujourd'hui, si c'est son cerveau qui le fait vivre ?

L'écriture en est un exemple parfait. Elle n'a rien de matériel dans le geste : ce n'est qu'un système de signes, une abstraction pure, un seuil cognitif qui transforme l'Homme sans laisser de fossile. C'est exactement le type de phénomène que l'*anthropognosie* peut inclure, et que d'autres disciplines ignorent par défaut de concrétude ou de compatibilité disciplinaire.

Imaginer réduire la science humaine à une structure osseuse c'est comme avoir une encyclopédie sur une étagère et n'en voir que le bois. L'écriture sumérienne marque l'avènement de cette pratique sur Terre, l'exigence d'une conscience accomplie... voilà qui devrait suffire à montrer que l'essentiel du geste humain, quoique inobservable a posteriori, reste son essence.

Descartes l'avait déjà compris : *on peut douter de tout, sauf du fait qu'on pense.*

Et la plus grave erreur du positivisme, puis des paléontologues, discipline qui émerge à la même époque, fut d'exclure les effets matériels de la pensée et la conscience : l'écriture, certes mais aussi le parchemin, le codex — ancêtre du livre moderne, les manuscrits illustrés, l'imprimerie, le stylo, la machine à écrire... toutes inventions technologiques existantes à l'époque, qui prouvaient matériellement les facultés consciencielles de l'humain.

Pourquoi ? parce qu'un phénomène qui produit des effets matériels doit être intégré au raisonnement scientifique. C'est la base de l'empirisme.

Voici les trois logiques fondamentales que l'anthropognosie, par son ouverture disciplinaire et réflexive n'aurait jamais ratées :

1. Dès 1820, époque de la naissance de la paléontologie, l'interrogation et la remise en cause de la méthode qu'auraient dû provoquer les prouesses humaines. (Ce qui a poussé Einstein à écrire sa Relativité Générale fut l'incapacité de sa première théorie à adhérer à la réalité empirique)
2. Mais déjà à cette époque, la constatation empirique des preuves matérielles irréfutables émanant de la conscience résolvait déjà le problème d'observabilité du positivisme.
3. Dès 1920, de toute manière, la découverte de l'activité chimio-électrique du cerveau aurait dû faire bondir cette discipline. Observable depuis 1921, date à laquelle fut mise pour la première fois en évidence la transmission chimique, puis confirmée au milieu du XX^e siècle par les travaux de Katz sur la libération quantique des neurotransmetteurs.
 - Entre 1921 et 1950, la neurophysiologie accomplit ce que la philosophie et la biologie attendaient depuis des siècles : elle matérialise la conscience.
 - En 1921, Otto Loewi démontre la transmission chimique entre neurones.

- En 1936, Dale et Feldberg identifient l'acétylcholine comme médiateur.
- En 1949, Hebb formalise la plasticité synaptique.
- En 1951, Eccles confirme l'existence des potentiels post-synaptiques.

En moins de trente ans, la pensée devient un phénomène électrochimique mesurable. La conscience, bien que mystère conceptuel, trouve un champ concret pour son expression.

J'évoquais l'écriture, plus haut, comme exemple de sujet anthropogonique, mais pas tout à fait par hasard. Lorsque j'étais à la recherche d'indices sur la distinction indiscutable de l'Homme, je tombai sur les Sumériens, parmi les premiers traceurs de l'humanité et je m'aperçus qu'ils pouvaient ouvrir un chemin, certes non exhaustif, mais très intéressant. Indirectement, en effet, ils nous apportent une réponse binaire, comme souhaitée, concise et irréfutable sur la qualification univoque de l'Homme. Voici comment :

Les travaux du CNRS sur le cunéiforme décrivent son expansion fulgurante : en usage dans tout le Proche-Orient, notant une douzaine de langues, passant du logogramme au syllabaire puis à l'alphabet. Les Sumériens, probablement ses inventeurs vers 3400 avant notre ère, appelaient leurs signes saĝ-tak, *triangle*. Les savants occidentaux, bien plus tard, les nommeront *cunéiformes*, en forme de clou.

D'autres sources, encyclopédiques ou académiques, confirment la même chose : le système sumérien est adapté

par les Akkadiens, puis par d'autres peuples du Proche-Orient ancien.

Ces deux articles, ainsi que d'autres ouvrages comme *Naissance de l'écriture : cunéiformes et hiéroglyphes* (de Jean-Jacques Glassner - assyriologue au CNRS, Dominique Charpin - assyriologue au Collège de France, Pascal Vernus - égyptologue) évoquent le peuple sumérien comme probable créateur du système d'écriture cunéiforme, mais aucun d'eux ne sème le doute sur l'origine humaine de ces tablettes. Et si aucun spécialiste reconnu ne met en doute la provenance humaine de l'écriture, il est donc implicitement admis par la communauté scientifique que celle-ci devient un critère irrévocable pour l'identification de l'Homme. Dès lors, on pourrait affirmer que :

Quiconque est capable de relater par écrit n'est plus un animal.

Cette constatation ne fera pas les unes de la presse puisque l'écriture n'apparaît que 90.000 ans après l'Homme moderne dont la conscience est donc largement établie, mais résume quand même un seuil remarquable franchi par ce dernier : celui de la *représentation*. Aucun animal connu ne grave, ne code, ne transcrit une pensée. Aucun ne transforme une idée en signe. L'écriture est donc un marqueur absolu d'humanité, même si son absence ne suffit pas à exclure un être humain — les peuples sans écriture et les individus illettrés en témoignent.

Il fut un temps où seul le corps procurait de quoi se nourrir, se défendre, imposer et commander. Depuis l'écriture, c'est beaucoup moins le cas — respect à Monsieur Univers. Elle change la société, crée de nouveaux métiers : des scribes

aux messagers, des chroniqueurs aux copistes, des religions à leurs préceptes. Elle externalise la mémoire, marque la naissance de la pensée cumulative, de l'Histoire.

C'est la Torah, la Bible hébraïque, qui ouvre le bal avec le premier manuscrit religieux transportable et qui crée, dans la foulée, la première religion du monde lorsque les Israélites sont défaits en -586 et poussés à l'exil et à la dispersion. (Par religion, j'entends le terme dans son acception actuelle : un ensemble structuré de croyances, de textes, de lois et de pratiques transmis par un corpus écrit.)

L'écriture change tout.

Si, par un hasard archéologique, on avait trouvé des tablettes sur le site d'Homo floresiensis, le débat sur son statut eût été bien différent. Le fait de n'en avoir trouvé aucune n'est pas une preuve d'infériorité, mais suggère que sa conscience n'avait pas encore franchi ce seuil — ou encore que l'écriture n'est simplement pas un passage obligé pour toutes les civilisations humaines.

L'écriture n'est donc qu'un aboutissement tardif, une sorte de dépôt final laissé par la pensée lorsqu'elle a déjà parcouru un long chemin intérieur. Pour comprendre comment l'Homme en est arrivé là, il faut remonter bien plus loin — bien avant les premiers signes de langage — jusqu'au moment où la conscience elle-même a émergé, moment reconnu comme un marqueur indiscutable et fondateur de l'homme d'aujourd'hui, et qui, sans le savoir, lave déjà les affronts que l'anthropologie moderne lui infligera des millénaires plus tard.

La conscientisation de l'Homme — c'est-à-dire l'apparition progressive de cette capacité absolument unique à se reconnaître comme un individu mortel, à se projeter dans un futur encore inexistant, à douter même de sa propre existence — ne surgit pas d'un coup de baguette magique. Elle commence probablement par un processus d'apparence modeste, presque banal, mais aux conséquences vertigineuses : la station debout, la bipédie, ce redressement du corps qui cambre aussi l'esprit. Dès 1925, Raymond Dart suggéra que cette bipédie avait libéré les mains, ouvrant la voie à l'usage d'outils, à la manipulation fine, et stimulant par ricochet le développement cérébral. En 1950, Sherwood Washburn souligna que la bipédie avait profondément modifié la structure du bassin et du crâne, créant les conditions anatomiques nécessaires à une augmentation du volume cérébral — un bouleversement discret mais décisif. En 1997, Terence Deacon alla plus loin encore en liant la bipédie à l'émergence du langage symbolique, ce langage qui n'est pas seulement un moyen

de communication, mais le prérequis indispensable à la conscience réflexive

C'est en 2015 que le Pr Raymond Houdart, dans son ouvrage *Le cerveau de l'hominisation* désigne la bipédie comme la modification physiologique qui induisit un éveil majeur de la conscience humaine par rapport à celle de la bête. Selon cette thèse, la position verticale due à cette bipédie aurait favorisé le raccourcissement du canal pelvien de la femme et donc diminué l'espace réservé aux bébés hominidés. Lorsque ce dernier dépassa le volume du canal pelvien, l'accouchement prématuré devint inévitable, et ce, avant la maturité complète de son cerveau. C'est alors, dans cette fragilité inaugurale, que se joue l'essentiel : en complétant, au cours de sa vie, cette maturité inachevée — ou plutôt moins achevée que celle des bêtes, dont les petits naissent presque immédiatement opérationnels — le bébé-Homme dut amplifier progressivement sa capacité cognitive, développer ses facultés d'apprentissage, inventer des stratégies d'adaptation, et mobiliser une plasticité cérébrale sans équivalent dans le règne animal.

Ainsi, ce qui aurait pu apparaître comme une faiblesse biologique, une anomalie presque dangereuse, devint paradoxalement la source même de notre singularité : une enfance prolongée, une dépendance longue, une vulnérabilité initiale qui obligea l'espèce à penser, à anticiper, à transmettre, à créer. La conscience humaine, dans cette perspective, ne serait pas un miracle tombé du ciel, mais la conséquence directe d'un déséquilibre anatomique, d'un compromis évolutif où la nature, en rétrécissant un bassin, ouvrit le monde aux nouveaux-nés.

La réduction du canal pelvien et l'accouchement prématuré, entraînant une immaturité accrue du cerveau néonatal, sont aujourd'hui amplement corroborés par les auteurs de l'ouvrage *The obstetrical dilemma hypothesis*. J'en propose ici une traduction élargie des premières lignes de leur résumé, tant elles éclairent avec force ce moment décisif de notre évolution :

Le terme « dilemme obstétrical » a été inventé par Washburn en 1960 pour décrire le compromis entre la sélection d'un canal de naissance plus grand, permettant le passage réussi d'un nouveau-né humain à gros cerveau, et les dimensions pelviennes plus petites requises pour la locomotion bipède. Sa solution suggérée à ces pressions antagonistes, était d'accoucher prématurément, expliquant le degré inhabituel d'immaturité neurologique et physique, ou d'altricialité secondaire, observé chez les nourrissons humains.

Cela dit, l'éveil de la conscience — ce processus intrinsèque de l'HOMINISATION, long mouvement intérieur qui commence peut-être avec l'affinement des outils d'un Australopithèque il y a environ quatre millions d'années — demeure un passage extraordinairement flou qui aboutit, on ne saura jamais très bien à quel moment, à l'apparition d'*Homo Noscens*, l'être que j'ai l'intention de vous présenter.

Cet être, bien qu'inconnu de tous, n'a pourtant rien de nouveau : il n'est ni une invention, ni un remplaçant, ni un concurrent dans la longue galerie des hominidés. Il est simplement celui que nous sommes, celui que nous avons

toujours été sans jamais oser le nommer. Son nom signifie, en latin, *l'Homme qui connaît* ou *celui qui commence à connaître*. Bon, on l'aura compris, le latin, c'est pour faire bien — mais c'est aussi pour rappeler que, depuis des siècles, nous cherchons des mots nobles pour désigner des réalités que nous n'avons jamais vraiment regardées en face.

J'ai choisi ce nom pour une autre raison encore : nul ne sait où s'arrête le chemin de la conscience. Rien n'indique qu'elle ait un terme, une forme achevée, un point final. L'homme restera donc toujours celui qui commence à connaître.

Imaginons ce scénario...

Ce matin-là, Homo Noscens cesse de réagir uniquement en animal. Des pensées, d'abord timides, commencent à habiter son crâne, transformant certains de ses instincts en un regard hagard, en impressions diffuses, en un éveil singulier qui le surprend lui-même. Son avenir, jusqu'alors simple prolongement de gestes hérités, lui apparaît soudain chargé d'appréhensions et de projets. Son interprétation du monde s'imbibe de sentiments jusque-là inconnus, comme si une lumière intérieure, vacillante mais tenace, venait d'être allumée.

Il ne maîtrise pas encore sa pensée, mais l'étrange lucidité qui désormais s'empare de son esprit augure de la plus inimaginable, la plus fascinante et peut-être la plus cruelle des mutations que l'Univers ait jamais opérées. Le jour commençait à éclairer la colline. Il lève les yeux vers le ciel,

flaire l'orage, et s'abrite — geste simple, mais déjà chargé d'une inquiétude nouvelle.

Il sait être resté le seul mâle du clan, et l'assaut d'un fauve lui serait fatal. Il a déjà vu ses aînés combattre. Lorsque l'eau tombe du ciel, il s'abrite ; lorsqu'il a froid, il se couvre ; lorsqu'il est attaqué, il se défend ; et lorsqu'il a faim, il traque tout ce qui bouge, pourvu qu'il en sente la relative faiblesse. Il vit instinctivement, perpétuant les gestes de ses ancêtres, et, dans cet immense désert céleste clairsemé de lueurs lointaines, il reconnaît — sans encore pouvoir le nommer — sa solitude. Le jour se couche, le jour se lève : c'est tout ce qu'il sait du temps qui passe.

Puis un soir, éreinté par une harassante journée de chasse comme il en a déjà connues, il s'allonge pour la mort des yeux lourds qui, d'habitude, dure jusqu'au jour nouveau. Mais cette fois, ses yeux restent ouverts. Pour la première fois, sa poitrine bat et résonne dans ses oreilles. Dans sa tête, des images reviennent, s'imposent, s'acharnent. Son estomac se serre comme il se serra, avant de s'enfuir, devant la gueule du fauve refermée sur le cou de son frère.

Il n'est pas à côté de lui, ce soir, pour la mort des yeux lourds. Il gît encore quelque part sous les arbres. La grande mort l'a frappé, et, le jour venu, il ne se lèvera plus. Mais cette fois, c'est différent : quelque chose en lui refuse de laisser ce corps en proie aux charognards. Malgré le danger de la nuit, il se lève, sort de la grotte, retrouve son frère, et cherche un endroit où la terre est plus meuble, là où les pluies ont ramolli le sol. Avec ses mains, ses pierres, ses lances émoussées, il gratte, il racle, il arrache, il déplace la

terre comme il peut, avec la lenteur obstinée de ceux qui n'ont jamais appris mais qui comprennent soudain ce qu'il faut faire. Le trou se creuse, irrégulier, maladroit, mais assez profond pour soustraire un corps aux bêtes de la nuit. Il y dépose son frère, le recouvre de terre, tasse des pieds ce qu'il peut. Là, les fauves ne le trouveront pas. Sa grande mort sera paisible.

Il retourne s'allonger auprès de son clan et, finalement, s'endort — premier sommeil d'Homo Noscens, premier sommeil d'un être qui vient de comprendre, sans mots, que la grande mort était la mort.

Je n'y étais pas, non. Mais, le temps de ce récit, j'étais lui. Cette petite escapade romantique, dont la simplicité est certainement très éloignée de la réalité, n'avait d'autre ambition que de mettre des images sur un passage dont le flou absolu n'enlève rien à la pertinence de son épilogue : un Homme actuel, parfaitement limpide aux yeux de tous.

La sépulture qu'il prépara pour son frère pourrait avoir 100.000 ans et être l'une des plus anciennes connues, semblable à celles de Qafzeh ou de Skhul, en Israël, où des corps furent déposés avec une intention qui dépasse la simple protection contre les bêtes.

Enterrer un mort, c'est reconnaître qu'il ne reviendra pas. C'est comprendre la grande mort, le temps et le futur. C'est là, précisément là, que naît la conscience. Aux dernières nouvelles, elle aurait cent mille ans.

L'univers aura donc mis des milliards d'années pour accoucher d'Homo Noscens et ouvrir cette parenthèse

singulière dans l'histoire du vivant. Son avènement marque une rupture : l'humain dépasse la vie purement instinctive et accède aux premiers niveaux de la pensée. Son cerveau cesse d'être un simple organe de réaction pour devenir le protagoniste de son existence, le chef d'orchestre de son destin. Désormais, ce n'est plus l'instinct qui dicte ses actes, mais la raison — fragile, vacillante, mais bien réelle. Et c'est elle qui, un jour, le portera à définir son habitat, sa planète, puis à l'observer depuis l'espace. Ce passage est, de loin, le plus significatif de notre évolution.

Sans lui, la Lune serait restée anonyme, vierge de tout drapeau mais surtout, nul ne pourrait témoigner de l'existence de l'Univers. Les Hommes ne seraient que des beaux gosses bipèdes avec un QI de singe, incapables de laisser, outre son squelette, quoi que ce soit à la postérité. Premier interprète du savoir, premier penseur conscient de penser, aurait dit Descartes, il incarne à lui seul la parenthèse évolutive au cœur de laquelle son cerveau, fraîchement mature, le projeta.

Des milliers d'années s'écoulèrent depuis cet avènement et non, on ne sait toujours pas le dater : pas les moindres neurones ou synapses à se mettre sous le microscope pour témoigner de son apparition ou de l'époque de son émergence. Au fond, ce n'est pas vraiment un problème. Il n'est pas la seule chose à ne pouvoir être localisée dans le temps ou dans l'espace. L'univers regorge de mystères bien plus intrigants qu'une existence sans pedigree et il est clair que la science n'attend pas après ces lumières pour résoudre nombre de questions. Une telle amnésie systémique n'empêche pas l'humanité de se construire. Les

caprices de l'univers échappent tellement à tout contrôle qu'en définitive, l'Homme a appris à s'en accommoder. Ce qui importe vraiment, en revanche, c'est ce qu'il est et représente, ainsi que cette *parenthèse évolutive* qu'il vient d'ouvrir.

Commençons par lui.

Pour qu'il soit bien imaginable et qu'on puisse mentalement le tirer par la barbichette, voici sa fiche d'identité :

<i>Espèce</i>	Homo Noscens
<i>Date de Naissance</i>	— 100.000 (aux dernières nouvelles)
<i>Aspect</i>	identique à l'Homme contemporain, mais sans les baskets (aucune évolution physique majeure depuis la découverte de sa conscience à travers les sépultures)
<i>Spécificité</i>	pleine conscience de soi

Contrairement à Homo Sapiens, que les dessinateurs ont fait passer pour un beau gosse, mais qui, d'après la science positiviste, serait bête comme ses pieds, Homo Noscens est une réalité fonctionnelle capable de philosophie, de science et de doute. Il pourrait très bien être aussi un Sapiens ou un Néanderthal, mais ça reste un détail sans importance, puisque Sapiens ou les autres n'ont que la forme que des artistes leur ont conférée. Personne ne la connaît, la seule qui compte vraiment est la plus vieille que

nous avons depuis l'invention de la photographie, unique image fidèle d'une réalité du passé. Et puis force est de constater que les images que nous avons de sapiens ou des autres, n'ont pas vraiment fait avancer le schmilblick.

En revanche, Homo Noscens, est le seul, quel que soit son aspect à être notre véritable ancêtre. On a préféré l'ignorer pour des raisons amplement expliquées plus haut mais, l'incompétence des disciplines concernées ne constitue pas une condamnation à perpétuité. Il se relève, maintenant, avec cet ouvrage et la rage de lui rendre son statut. Il a fait son temps, coiffé de crânes évidés et muets, comme guignol des musées qui l'exposent comme une bête de cirque.

Depuis cent mille ans, les descendants de Noscens sont conscients, c'est ce qu'il faut retenir.

Homo Noscens ne correspond à aucune lignée biologique particulière. Il peut émerger sur n'importe quel support génétique — sapiens, néandertalien, denisovien ou hybride — car il désigne non pas une espèce, mais un état fonctionnel : l'apparition de la réflexivité. Noscens est l'humain dès lors qu'il devient capable de se représenter lui-même comme sujet connaissant.

Il n'est pas un ovni, ni un concept vide de sens. Plein au contraire, plein de tout ce dont on l'a maladroitement privé et dont l'importance est tout sauf anecdotique. Dans cette *Autre Théorie de l'Evolution* que j'ose imaginer, puis dans ma tête et dans le monde que je me suis construit en quarante ans de réflexion, *la vie sur Terre se déclinerait désormais en un triptyque d'instincts : la flore, la faune, l'humanité.*

Je n'ai pas le pouvoir d'en imposer l'idée, mais l'humanité, une fois résolues les absurdités scientifiques que je souligne dans cet ouvrage, devient identifiable par une essence propre. Elle émane biologiquement de l'évolution animale, certes, mais sa transformation et les particularités scientifiques et conscientielles acquises, ne laissent nul doute sur son unicité.

A ce propos, la réalité scientifique rejoint bizarrement, mais une fois n'est pas coutume, les affirmations de Jean-Paul II qui, en 1996, reconnaissait la validité de la théorie de l'évolution tout en affirmant que l'esprit humain relevait d'un autre ordre que la seule biologie. Sans partager la perspective religieuse, on retrouve clairement dans ces propos, la distinction évoquée ci-dessus entre l'animalité et la conscience. Dans cette religion, comme dans les évidences scientifiques mises à jour dans cet ouvrage, *ce qui fait l'Homme est sa conscience et non son corps*.

Homo Noscens, en outre, résout cette idée à la longue vie qui hante le savoir populaire depuis trop longtemps : le fameux maillon manquant. Bien que les nouvelles théories de l'évolution en aient abandonné l'idée, il a tellement été rabâché que certains l'ont encore mémoire. Avec Noscens, l'affaire est définitivement classée.

Homo Noscens, est aussi l'Oublié. Il n'apparaît nulle part. Ni dans les livres d'école, ni dans les manuels de sciences naturelles, ni dans la mémoire collective des Hommes d'aujourd'hui, bien conscients eux, mais tout de même à l'obscur de l'histoire de l'émergence conscientielle. Pas le moindre effort pour marquer ce passage essentiel de

l'évolution qui, excusez du peu, nous donna des prénoms. Pas même un trait d'union, une simple indication, un clin d'œil : Sapiens-Noscens, Neandertal-Noscens, ou même Erectus-Noscens, si les artefacts corrélés à l'espèce le justifiaient. Rien. Le manque systémique de marqueurs biologiques — dû à la non-conservation des tissus — n'excuse pas une telle ignorance, un tel déni de la conscience humaine dans le savoir populaire.

Eût-il été découvert avant, en outre, nul n'aurait eu à s'égarer dans les ragots de salon sur le *propre de l'Homme*. Personne n'aurait eu à redire sur l'excellence de ce cerveau qui, progressivement, au cours de cette longue métamorphose qu'est l'HOMINISATION, va découvrir *ce que l'univers lui propose* et le transformer — avec tous mes respects pour les antispécistes — en un être absolument unique dans le monde des vivants.

Il n'est d'ailleurs pas impossible, comme le prédit Cécile Charrier, chercheuse à l'Inserm, que le cerveau de l'Homme, terrain d'investigation certes très peu propice aux confidences quoique grand architecte de sa suprématie intellectuelle, puisse faire quelque révélation assez révolutionnaire. Un gène, nommé si poétiquement SRGAP2C, pourrait en être la clé. Il serait à l'origine de caractéristiques typiquement humaines, et donc uniques dans toute la faune terrestre. Depuis sa découverte, on sait que la plasticité synaptique sous-tend nos capacités adaptatives et contribue aux processus de mémoire et d'apprentissage.

Or, cette plasticité présente chez l'humain des spécificités que l'on ne retrouve ni chez les autres mammifères, ni chez les primates non humains. Décrypter les bases moléculaires de ces singularités est essentiel pour comprendre en quoi le cerveau humain est unique — et peut-être, enfin, pour éclairer l'instant où la conscience a émergé.

L'HOMINISATION n'est pas gage d'adaptation. Le vivant n'est pas un produit issu du Big Bang. Il n'apparaît dans la foulée des particules, des galaxies et de la matière, mais bien des milliards d'années plus tard, dans des circonstances mystérieuses même si depuis 1953, les expériences de Stanley Miller et Harold Urey marquent un vrai tournant dans la compréhension de son émergence.

Ces expériences ont montré qu'il était possible de générer spontanément, dans un univers déjà formé, les briques élémentaires du vivant. Elles ont ainsi levé une partie du voile sur le mystère de l'origine de la vie. Mais, au fond, l'humanité elle-même en apportait déjà la preuve : puisque nous sommes là, c'est que la vie peut apparaître.

Cette qualification de la vie comme émanation tardive ou produit dérivé, est d'une importance capitale dans l'appréhension des difficultés d'adaptation physiques et mentales de l'humain dans son contexte. Elle permet aussi de concevoir que l'univers, bien que père biologique et quantique de l'humain, reste un étranger pour son esprit — un esprit qui, lui, ne se développe que progressivement et différemment pour chaque individu, une fois la vie installée.

Un humain, en effet, ne perçoit pas l'Univers dès sa naissance : il lui faut du temps, de la maturité, un cerveau qui s'ouvre lentement au monde. Les animaux, eux, ne le perçoivent apparemment jamais. Ils se contentent de vivre avec l'inconscience des amnésiques, errant d'un endroit à l'autre, mus par des instincts de survie, certes surprenants, comme ces radars incorporés qui guident les oiseaux migrateurs — mais surtout pas parce qu'ils sont politiquement pourchassés ou parce que l'habitat est moins cher dans certaines régions du globe. Les tanières sont gratuites ! Cette perception humaine de l'Univers, renforcée par sa curiosité et par ce besoin irrésistible d'en posséder les clés, de le manipuler et de l'exploiter, va devenir le clou de sa suprématie. Son avantage. Son privilège.

Quoi qu'on veuille décrire ou entreprendre dans l'Univers passe inconditionnellement par une ou plusieurs de ses notions fondamentales : l'Énergie, la Matière, l'Espace et le Temps. Les ratifications de cette affirmation ne manquent ni en nombre ni en qualité, à commencer par celle d'Albert Einstein qui, en 1905, dans sa première Théorie de la Relativité, revisite précisément ces mêmes paramètres pour redéfinir l'essence de l'Univers. De cette révision naît la plus célèbre des formules, celle qui couronne ses travaux : $E = mc^2$, qui, elle-même, ne contient justement que ces paramètres, l'énergie (e), la matière (m) et la vitesse de la lumière (c) expression qui réunit la notion d'espace et de temps. Cela laissait, déjà à l'époque, présager que ces paramètres représentaient l'essence même de l'Univers.

Puis cet article de Jacques Reisse, dont voici un passage, qui entérine le bien-fondé de cette analyse :

Le temps, l'espace et le couple énergie-matière constituent les seuls composants de notre Univers en ce sens que toute description de cet Univers, à quel que niveau que ce soit, fait appel explicitement ou implicitement à ces notions. Cette affirmation pourrait sembler exagérément matérialiste et réductionniste et ne convenir, au mieux, qu'aux physiciens, chimistes ou géologues. Qu'en est-il de la vie, de la conscience, de la pensée, de la communication ? Il est aisé de se convaincre qu'il ne peut y avoir de vie sans matière et énergie et qu'il ne peut y avoir de conscience et de pensée sans support matériel, sans neurones, sans synapses, sans neurotransmetteurs, sans ions et la liste est loin d'être exhaustive.

Ce passage a le mérite de rappeler une vérité trop souvent oubliée : même les phénomènes que l'on croit les plus immatériels — la pensée, la conscience, la mémoire, le langage — ne peuvent exister qu'en s'appuyant sur ces quatre piliers fondamentaux. Rien n'échappe à cette architecture. Rien ne flotte au-dessus d'elle. Même l'esprit humain, dans toute sa singularité, n'est qu'une modulation extraordinairement complexe de ces paramètres universels.

Et c'est par cette conscience qu'arrive la perception de l'univers, le déchiffrement de ses codes. Des millénaires avant Einstein — ou peut-être des milliers de millénaires avant lui — Homo Noscens est le premier être terrestre à comprendre ce que l'univers lui propose : la matière-énergie, l'espace et le temps. Les trois piliers de toute réalité. Les trois portes d'entrée vers la pleine conscience.

- Il perçoit la matière, d'abord, lorsqu'il façonne la pierre. Il découvre qu'un éclat plus dur que sa main peut prolonger son geste, amplifier sa force, changer son destin. Mais il perçoit aussi l'énergie que la matière renferme : quand deux pierres s'entrechoquent et qu'une étincelle jaillit, il voit pour la première fois la puissance cachée du monde. Une lumière surgie du minéral, un fragment d'univers libéré par son propre geste. Dans cette étincelle minuscule mais fulgurante se trouve la première intuition humaine du couple matière-énergie.
- Il perçoit l'espace lorsqu'il mesure une distance, anticipe une pente, évalue la hauteur d'une montagne. Là où l'animal traverse le relief sans jamais le penser, lui le voit, le découpe, le compare. L'espace cesse d'être un simple décor : il devient une structure, un volume, un territoire mental. En comprenant l'espace, il comprend qu'il peut s'y projeter, s'y orienter, s'y perdre ou s'y sauver.
- Et il perçoit le temps — la plus invisible des dimensions — lorsqu'il enterre ses morts. Ce geste, que rien n'impose et que rien n'explique biologiquement, révèle une compréhension vertigineuse : ce qui a été ne sera plus. La perte devient irréversible. L'absence devient une forme de présence. Dans la tombe qu'il creuse, c'est la Flèche du Temps qui apparaît pour la première fois dans l'histoire de la vie. Le passé cesse d'être un simple *avant* : il devient un poids, une mémoire, une blessure, une continuité.

Dès lors, Homo Noscens ne se contente plus de vivre ou de survivre. Il comprend, analyse, réfléchit. C'est un représentant du vivant qui devient un humain, qui est notre ancêtre, l'étincelle de ce que nous sommes aujourd'hui.

Einstein n'aurait jamais pu formuler la Relativité Générale si Homo Noscens n'avait pas, bien avant lui, développé la capacité de percevoir et d'abstraire les paramètres universels — véritable origine primordiale de l'HOMINISATION.

Homo Noscens va construire tout ce que nous connaissons, apprendre tout ce que nous sommes capables de faire, défier tous nos projets. Il va nous indiquer un chemin qu'il ne connaît pas et fera aussi toutes les erreurs que nous avons lues dans nos livres d'histoire et qu'il nous raconte depuis qu'il sait écrire. Il est le père de tous les hommes, de toutes les religions et nous a transmis, intactes, sa crainte et son ignorance chronique de ce qui, il y a des millénaires, l'a propulsé dans la conscience. Pas le moindre progrès, en effet, depuis l'HOMINISATION, quant à la raison de notre présence dans l'univers.

Nous vivons dans un monde qu'il a bâti bien que sa vie précédente soit un mystère. Nous avançons avec sa conscience, mais sans la mémoire de son éveil.

Depuis son arrivée, on dirait que la nature joue aux dés — Einstein s'en retournerait dans sa tombe, lui qui affirmait le contraire — et qu'une fois les dés jetés, chacun doit se débrouiller comme il peut. C'est assez agaçant : rien ne semble cadrer pour Noscens. Il est toujours en train de se démener, de se battre, de combattre un ennemi — invisible lorsqu'il n'est pas de chair. Il voudrait pouvoir se poser, rêver parfois, prendre le temps d'apprécier ces spectacles merveilleux que le monde lui offre, certains soirs d'été, lorsqu'il s'habille et se maquille pour le ballet des navires posés, tels des funambules, sur le fil de l'horizon, sombrant dans la rougeur du soleil couchant, cette immense boule de feu pourtant si familière qui s'efface lentement sous la courbure du globe comme pour cacher sa honte de devoir mourir un jour. D'emmener avec elle tout ce qu'elle a fait vivre.

Œuvre divine pour les uns, casualité pour les autres et mystère pour tous, ces images magiques ont de quoi subjuguier plus d'un blasé. Puis, le matin, on peut aussi toiser son immensité en scrutant la profondeur bleue du large qui rejoint l'azur d'un ciel serein, seuil de l'espace qui nous est concédé. Trompeur aussi, le ciel. Il est bleu, certes, beau, très beau parfois, mais aussi impraticable que spectaculaire. De jour, par temps clément, sa couleur nous enivre et de nuit, sur son trente-et-un avec son smoking plein de strass et de paillettes, c'est la danseuse du Crazy Horse qui nous éblouit, nous épate et nous flatte. On ne sait plus quelle Ourse contempler, quel astre chevaucher, quelle étoile enflammée surprendre à filer comme un feu d'artifice égaré. Un festival démesuré, la revue hollywoodienne des

soirs d'été, ce ciel, assez trompeur pour éblouir petits et grands.

Plus que trompeur même, aguichant, tant il fait miroiter ce faux excès de liberté, cette envie de voler toujours plus haut, toujours plus loin, pour satisfaire notre sens inné de la découverte — celui qui, depuis la nuit des temps, emmène les Hommes vers de nouvelles terres, de nouvelles images, et qui, un jour du vingtième siècle, les déposa sur la Lune.

Malgré ce spectacle immanquable et saisissant qui pourrait donner l'envie de croire en autre chose, notre bonne Terre reste bien une prison à ciel ouvert où les anars se clament erronément libres et où les prisonniers sont enfermés par deux fois. Un peu comme Papillon lorsqu'il s'évade de son île de malheur, sachant très bien que l'océan aura raison de sa fausse liberté.

Nonobstant, et banalisation oblige, on parle de notre planète avec une certaine désinvolture, comme si tout était normal. On ne s'ébahit plus de cette énorme sphère de métal en fusion — mais bizarrement assez froide en surface pour accueillir les Hommes — qui se balade sans attache et sans but dans un vide astral pour le moins effrayant alors que nous, les humains, devons creuser comme des damnés pour enterrer et stabiliser les fondations de nos immeubles. *Tudo bem* nous susurrerait un brésilien désabusé, ne te prends pas la tête, c'est là qu'on habite *meu irmão*.

Et, chaque matin, lorsqu'on prend le bus pour aller au boulot, on ne se demande pas davantage pourquoi il ne quitte pas la route pour faire un tour dans l'espace — vu que

ce dernier submerge la Terre, vu que la Terre est ronde, et vu que les roues du bus ne sont pas collées à la chaussée. C'est ce que Newton avait compris avec la pomme, oui, mais ça ne signifie pas qu'on peut passer à autre chose en éludant le O labial d'une surprise pourtant justifiée. Trop banal, tout ça. Tellement banal pour que nos chérubins en parlent au dîner dans l'espoir de nous interpeller. Trop banal aussi parce que nous savons que notre éternel étonnement ne changerait nullement la donne.

C'est plutôt ça en fait. On se dit qu'il vaut mieux baisser les bras. Et puis, vu que nos sens ne sont qu'humains, qui nous assure qu'ils soient l'unique manière de percevoir ? Mieux encore, puisque l'Homme est un produit de l'univers qui ne saurait, par définition, engendrer quoi que ce soit de nuisible à propre intégrité, comment ces chers physiciens du CERN, à défaut d'être de Berne, comptent-ils s'y prendre pour arriver à la fin déclarée sur leur site :

...comprendre de quoi est fait l'Univers et comment il fonctionne...

Feraient-ils abstraction de toutes ces limites que l'univers pose à notre endroit, de tous les murs que l'intelligence humaine ne saurait traverser, non par manque d'intelligence — loin de là — mais par manque d'accroche surtout. Une mouche pourrait-elle jamais pénétrer un miroir lisse ? Ces particules élémentaires qui quittent sans raisons apparentes du monde des objets, sont-elles encore *avec nous* lorsqu'elles deviennent idées ?

La *Flèche du Temps*, cette étrange sensation que nous, les humains, subissons quant au temps qui passe toujours dans le même sens sans jamais se retourner, est-elle un leurre

que nous saurions surmonter pour *aller voir là-bas si j'y suis* ? Y croire serait croire qu'un humain pourrait retourner dans le ventre de sa mère, je ne donnerais pas cher de l'appellation *humain* si cela devait arriver.

Pas que l'univers sache réellement ce qu'il fait, non, loin de là : ce serait lui prêter une détermination dont il est, à nos sens, totalement dépourvu. Il ne fait rien pour nous contrarier, mais enfin... en se regardant honnêtement dans un miroir, quel individu — aussi physicien qu'il soit — pourrait s'adresser à l'univers avec l'arrogance nécessaire pour lui dire, en substance : *Tu vas voir c'que tu vas voir, mon pote.*

J'ai des doutes.

Et puis quoi encore ? Depuis quand la nature serait-elle assez illogique pour engendrer une intelligence capable de la détruire ou de révéler ses rouages ? Je ne voudrais froisser personne au CERN ni remettre en cause l'utilité de leurs recherches, qui donnent naissance, en passant, à de merveilleuses technologies, mais peut-être devraient-ils revoir la définition de leurs aspirations.

Car comprendre de quoi est fait l'Univers et comment il fonctionne n'est tout simplement pas de leur ressort.

Et puis il faut avouer aussi que le fait de vivre dans l'univers n'arrange pas nos affaires, bien au contraire. C'est bien connu, mieux vaut être dehors pour ouvrir la porte d'un coffre-fort. De l'intérieur, on fait partie du décor, pire encore, en ce qui nous concerne, NOUS sommes le décor — nous portons ses particules, son énergie, son souffle. Nous respirons l'air qu'il veut bien nous dispenser. Et même si la

pensée peut nous propulser au fin fond de notre imagination, il ne nous est pas pour autant donné de résoudre quoi que ce soit au-delà de nos synapses.

Alors qu'on n'aille pas s'imaginer que nos progrès scientifiques flirtent avec l'âme de l'univers, avec son fonctionnement ou la source de son énergie. Feynman ne disait-il pas *Si vous pensez comprendre la mécanique quantique, c'est que vous ne la comprenez pas* ? Ce serait se tromper lourdement, confondre l'énergie et sa source, l'univers même et le spectacle qu'il nous offre. Ce serait se méprendre sur la distance physique et mentale qui nous séparent de ce monstre.

D'ailleurs, dans le no man's land de la mécanique quantique, là où nul n'est bienvenu, la science ne fait-elle pas figure d'égarée obstinée à force de tentatives qui ne font que s'écraser contre une paroi invisible comme un insecte contre une vitre.

Même si nous ne sommes pas dans un cours de physique nucléaire, prenons juste quelques secondes pour mesurer les habitudes comportementales perturbantes de ces particules :

- elles sont un peu partout à la fois,
- elles choisissent leur aspect à leur guise, tantôt celui d'une bille, tantôt celui d'une onde
- et si par pur hasard elles se *rencontrent ne serait-ce qu'une seule fois*, elles deviennent, à vie, d'inséparables jumelles, même éloignées de milliers de kilomètres.

De quoi rendre chèvre un bon père de famille, non ? Ou un cultivateur, un prof de français ou, en fait, n'importe quel humain digne de ce nom. Ces propriétés sont des aberrations qui offensent les cinq sens — cinq sens qui, entre autres, constituent pourtant notre unique patrimoine cognitif.

Qu'on se tranquillise, tout ceci ne décourage pas nos physiciens des particules de s'évertuer à lui extorquer l'inavouable tout en faisant croire qu'ils croient sincèrement à ce qu'ils disent bien que personne ne soit dupe, leur intelligence ne le leur permettrait pas. Disons qu'ils doivent justifier les milliards que coûtent leurs recherches aux contribuables, ainsi que leurs méga-structures. Il y jouent aux *photons éclectiques* à défaut de pouvoir rejouer avec les petits trains électriques de leur enfance dont la vitesse n'avoisinait certainement pas celle de la lumière nécessaire à ces expériences, puis, de temps à autre, ils trouvent quelque boson de Higgs — quoiqu'honorable lui — à jeter en pâture aux badauds attardés sur les quais de leurs collisionneurs, anxieux de savoir si les deniers engloutis ont réellement servi la cause. Quelques moments de suspense, le temps de savoir si le budget successif est voté, et ces grands enfants surdoués auront à nouveau convaincu leur audience que l'univers finira par céder ses secrets, et qu'ensuite... Ben ensuite rien, parce que si l'univers dévoile ses secrets, c'est que, comme je l'expliquais plus haut à propos de son impitoyable logique, il n'y aura plus personne pour en profiter. Surtout pas d'humains, qui se seraient décodés eux-mêmes en décodant l'univers.

Bien que d'aucuns puissent penser que cette sentence d'impénétrabilité sonne prétentieusement comme une loi physique indétrônable que je me permettrais de brandir, nul, à part les chercheurs qui vivent de cette promesse hasardeuse, ne saurait vraiment la contredire. Elle est tellement évidente que, sans être physicien on peut l'imaginer. En fait, elle ne fait qu'exprimer, quant à l'essence de l'univers, notre notoire et profonde ignorance ainsi que celle qui couronnera les années de recherche à venir si elles s'obstinent dans cette direction.

C'est ce que d'ailleurs expriment nombre de penseurs aguerris qui me font l'honneur de leur tacite approbation. Des gens comme Kant, Schopenhauer, Spinoza ou même Darwin qui affirme que le *mystère du commencement de toute chose est insoluble pour nous*. Certes, direz-vous, leur parole de philosophe ne fait pas le poids face à l'assurance persuasive des scientifiques du CERN. mais il faudrait, auparavant, que ces derniers daignent nourrir nos attentes d'incontestables avancées.

Et puis, il n'est pas impossible que tant d'autres n'assument pas publiquement l'impénétrabilité de l'univers afin de ne pas se compromettre face au tumulte des certitudes scientifiques. Peut-être, aussi, est-il plus confortable de croire que l'univers se laisse dompter par des équations et que ses mystères finiront par faire surface sous la pression des accélérateurs et des télescopes, que de penser qu'il n'est qu'un tas de gravats difformes et disgracieux impossible à disséquer tant il épouvante malgré la magie passagère de ses nuits étoilées. Il suffit de penser à ce que nous connaissons de lui : ses métamorphoses incessantes,

ses galaxies en fuite, ses milliards d'étoiles qui naissent puis explosent, les collisions de ses objets, ou ces maudits trous noirs qui semblent déboucher sur d'autres néants. De quoi, finalement, se laisser tenter par des expériences plus glamour.

Non, l'univers n'est pas vraiment un grenier oublié qu'il suffirait d'investir et fouiller. Il se moque bien des problèmes existentiels de l'humanité, cette sale gosse qui ne sait se tenir et qui, pour lui, ferait honte aux étoiles. Il relativise, je suppose, se consolant des limites territoriales du phénomène et du peu de gêne qu'il procure. Aucune métastase connue, la radiographie est immaculée et n'étant adaptable à aucune autre planète connue, les conditions de sa malignité sont loin d'être remplies.

Bon, il est vrai que l'instabilité caractérielle de l'humanité n'a rien d'étonnant. Ne pas savoir qui elle est, pourquoi on l'a mise là, pourquoi, une fois qu'elle est là, elle doit partir vers l'autre monde, pourquoi sa Terre, qui la tient prisonnière, est-elle si loin de tout, pourquoi la société ne sait pas s'organiser sans tribunal, sans police, sans armée, sans prisons, sans échafauds, pourquoi, pourquoi, pourquoi.

Si tout cela n'est pas le signe d'un manque total de feeling entre elle et l'univers... C'est pratiquement un cas de syndrome de Stockholm où, malgré cette curieuse intrication émotionnelle des otages et de leur bourreau, ils ne sont clairement pas faits l'un pour l'autre. On est loin de la symbiose animale, cette espèce de pacte ad vitam aeternam entre certaines espèces qui se protègent mutuellement ou s'accompagnent à des fins de bien-être

récioproque — la plus mignonne étant sans doute la relation fusionnelle entre poissons-clowns (Nemo chez Walt Disney) et anémones. Dommage, on aurait presque aimé que l'histoire humaine soit aussi simple, aussi naïvement harmonieuse.

S'il n'y avait que ça, que les humains ne captent pas, c'est idem pour le climat. Moins compliqué, mais pareillement chaotique et là aussi, les Hommes s'agitent dans tous les sens. Ils génèrent des COP qui coûtent la peau des fesses et produisent, afin d'y réunir les responsables, plus de dioxyde de carbone que la conférence même ne le préconise pour, au final, applaudir des avancées rédigées au conditionnel, pendant que le thermomètre, lui, continue d'indiquer le présent de l'indicatif.

On multiplie les objectifs à horizon 2050 comme on empile des promesses sur un compte à découvert : ça ne rassure que sur le moment. Alors on compense par des mots, des graphiques, des engagements historiques aussitôt vidés de leur substance, et chacun rentre chez soi, se félicitant d'avoir évité le conflit plutôt que la catastrophe. Pendant ce temps, le réel, psychopathe obstiné, n'a toujours pas signé d'accord.

Il faut dire, aussi, quoique bien moins étrange, que l'*uniformité genrée*, n'est pas mal non plus. Il s'agit d'un phénomène dont j'ai dû me permettre d'inventer le nom et qui n'apparaît bizarrement pas, lui non plus, dans les manuels scolaires. Soit on le trouve trop banal pour le remarquer, soit on l'a gentiment enterré sous des silos disciplinaires, ou plus sûrement encore sacrifié sur l'autel

des cloisonnements académiques, dans le sens que chacun se dispense de le traiter sous prétexte que ça ne fait pas partie de son propre domaine.

Bien que la conscience de son existence ne change rien à l'évolution de la science, il est cependant déterminant dans l'analyse de notre réalité. En effet, cette uniformité caractérise les éléments vers le bas, à partir de l'échelle des molécules : ainsi, une molécule d'eau (H_2O), donc composée de trois atomes, ressemble parfaitement à une autre molécule d'eau alors que, dans notre quotidien, une pomme Golden n'a pas son identique.

Mais pas seulement elle. Rien, à notre échelle, n'a de jumeau parfait. Là où l'humain s'échine à reproduire, l'univers lui, copie-colle sans trembler. Même les chaînes de production industrielle ne reproduisent jamais d'objets si identiques que deux atomes d'oxygène ou deux molécules de quoi que ce soit, d'ailleurs. De quoi réjouir certains esthètes qui pourront désormais s'enorgueillir de l'absolue unicité de leur Ferrari, au cas où le voisin d'en face aurait acheté la même pour les narguer.

L'uniformité générée est, par conséquent, une propriété typique des éléments de la matière et de ses composants.

Le phénomène n'est pas si anodin puisqu'il n'apparaît que dans les niveaux où nous, les Hommes, ne sommes pas particulièrement désirés. En effet, La science humaine peut soulager, bâtir, communiquer ou propulser des avions dans le ciel, mais elle est incapable de fabriquer un atome, sorte d'exclusivité indiscutable de l'univers, une prouesse

originelle que nous ne faisons qu'observer ou manipuler, sans jamais la créer ou la recréer.

Il va sans dire, qu'une fois de plus, l'humilité s'impose : tout ce qui relève de la création primaire — particules, éléments, molécules — est frappé d'uniformité, tandis que tout ce qui en découle — faune, flore, humains, artefacts — est condamné à l'unicité, à l'imperfection.

L'univers se rirait-il de qui veut le singer ?

Les animaux parlent avec l'homme, mais ils ne parlent pas la même langue. André Malraux.

Les paramètres universels, que l'on pourrait qualifier de *spécificités contextuelles* puisqu'elles sont relatives au contexte de l'Homme, doivent absolument être différenciées des *spécificités structurelles* qui, elles, sont exclusivement relatives à l'espèce vivante.

Si l'on prend l'exemple du barrage des castors, troncs et branches d'arbres, boue, pierres et terre sont les ingrédients contextuels que les castors utilisent. Écrire aussi nécessite des ingrédients naturels comme la plume, l'encre et le support, ainsi que manger avec des baguettes, enterrer ses dépouilles, butiner le nectar des fleurs ou, pour les fourmis et d'autres, construire des galeries. C'est par l'exploitation des ressources contextuelles (universelles ou environnementales ou naturelles), que ces comportements se transforment en *spécificités contextuelles*.

Le degré d'exploitation de ces spécificités contextuelles ou *palier de tutoiement*, peut donc être utile pour en évaluer son mérite : il serait effectivement normal de différencier l'utilisation d'un rameau pour fouiller un trou dans un tronc d'arbre de la transformation d'une branche en lance chez les chimpanzés du Sénégal (observés par Jill Pruetz) ou de la conceptualisation d'un phénomène comme la distance d'un arbre à l'autre effectuée exclusivement par l'Homme. Ce *palier de tutoiement*, pour qui voudrait s'amuser à classer les espèces, pourrait être gradué comme suit :

- *Utilisation* — récolte indifférenciée d'une baguette pour manger ou d'une pierre pour casser des

coquillages (loutres, corbeaux, chimpanzés, pieuvres).

- *Différenciation* — Si la pierre est choisie parmi d'autres pour des qualités particulières de dureté. (corbeaux de Nouvelle-Calédonie, capucins, chimpanzés)
- *Manipulation* — Si la pierre est aussi taillée ou façonnée à des fins particulières... (chimpanzés du Sénégal, corbeaux)
- *Représentation* — Si la pierre est dessinée ou représentée de quelque manière que ce soit... (Exclusivement humaine)
- *Transformation* — Si une pierre est chauffée ou trempée dans une solution pour modifier son état... (Exclusivement humaine)
- *Analyse* — Si la matière de cette pierre est sondée comme au LHC pour l'étudier... (Exclusivement humaine)

En revanche, l'intelligence de l'Homme, le flair du chien, le rire ou la cécité de la taupe qui ne dépendent d'absolument aucun facteur externe à la configuration intrinsèque de l'espèce sont des *spécificités structurelles*. Leur comparaison pour évaluer une espèce est par conséquent incohérente ou inéquitable ou improductive du fait que chaque espèce est naturellement configurée différemment.

La présence de certaines spécificités comme le rire chez plusieurs espèces est, par définition, aussi probable que son unicité du fait que le vivant terrestre jouit d'une évolution, certes différenciée, mais aussi parallèle et commune. Dans cette foulée, attention de ne pas se tromper de débat : si l'intelligence de l'Homme dérape aux yeux d'une certaine bien-pensance parce qu'il construit la bombe atomique ou vend de la drogue, elle n'est pour autant pas à remettre en cause. Il est donc primordial de ne laisser ni sentiments, ni ressentiments teinter l'appréciation d'une spécificité.

Le *palier de tutoiement* est par conséquent l'indice indispensable pour mesurer l'adaptation d'une espèce à son environnement, ses capacités cognitives et surtout mettre fin sans détour à toutes les supputations quant à l'incapacité de l'Homme de se défaire de sa peau de singe. Toutes les espèces exploitent leur environnement, mais pas au même niveau. On peut résumer cette différence fondamentale en trois paliers simples :

1. *Toutes les espèces utilisent le contexte.*
Elles prennent ce qu'elles trouvent : une pierre, un rameau, une coquille. C'est l'usage brut, immédiat, instinctif.
2. *Les capacités structurelles ne sont pas comparables.*
Comparer le flair du chien et l'intelligence humaine n'a aucun sens : chaque espèce est configurée différemment.
3. *La seule comparaison valable est dans l'usage du monde.*
Et là, l'Homme franchit trois seuils que personne d'autre ne franchit.

Maintenant que tout est clair quant aux *spécificités contextuelles* qui différencient empiriquement l'Homme de l'animal, je suis contraint d'interrompre le fil de mon sujet principal pour consacrer un chapitre à une anomalie structurelle majeure de la science moderne, et plus particulièrement de sa méthode scientifique. Une anomalie si importante qu'elle sera le seul passage à bénéficier d'une structure analytique.

Le Paradoxe du Positivisme Scientifique

1. Les Principes fondateurs du *positivisme scientifique*

- Le positivisme impose l'idée que seule compte la réalité mesurable.
- Ce qui ne se voit pas, ne se pèse pas, ne se quantifie pas — conscience, intention, pensée — est exclu du champ scientifique.
- Il érige les faits matériels en vérité absolue et rejette toute interprétation de l'invisible.

2. Le paradoxe

- La conscience humaine invente la méthode.
- La méthode rejette la conscience comme tout ce qui est invisible.

3. La réaction au paradoxe

- l'Homme, dont la conscience est révoquée, redevient un animal. (ce que l'on perçoit dans les vues d'artiste, dans les musées et dans les articles dégradants comme ceux du MNHN et autres anthropologues). Pour

utiliser une métaphore explicite : *l'outil révoque la main qui l'a fabriqué qui, dès lors, ne peut pas se servir de l'outil* ou encore : *Si je suis un Homme, comment puis-je déclarer, en conscience, que la conscience ne fait pas partie de l'Homme.*

En informatique, une fonction de ce genre doit s'inclure elle-même dans le résultat. Comme le résultat ne peut pas être défini puisqu'il inclut la question elle-même, cela crée ce qu'on nomme un *infinite loop*, (une boucle infinie). Dans ce cas l'algorithme n'arrive pas à trouver son point de sortie et, à défaut d'intervention humaine, finit par bloquer le système. C'est comme un chien qui cherche à mordre sa queue, ça rend fou l'ordinateur qui l'a engendré, peut provoquer une surchauffe et par conséquent un arrêt total de la machine déclenché par un mécanisme de sécurité. Je ne raconte pas cette histoire pour transformer mon lecteur en geek, mais simplement pour qu'il saisisse l'ampleur du dégât sur un simple système.

Imaginons ce qui peut se produire si le système est le monde entier. Heureusement, dans ce cas précis le bug ne sera pas perceptible car le savoir, information abstraite par définition, est indifférent aux paradoxes. Les Hommes savent vivre dans l'absurde et le mensonge sans pour autant s'autodétruire. La preuve : la paléanthropologie existe et l'Homme est considéré comme un tas d'os.

4. La Sortie du paradoxe

Pour sortir de ce paradoxe, trois réparations conceptuelles sont possibles.

- La première consiste à reconnaître que le positivisme scientifique encore en vigueur doit être amendé : la méthode ne peut pas prétendre décrire ce qu'elle exclut par principe.
- La seconde consiste à limiter l'usage du terme *animalité* au seul domaine biologique, sans en faire une ontologie totale de l'humain.
- La troisième, enfin, consiste à renoncer à la comparaison directe entre l'Homme et l'animal, comparaison devenue obsolète dès lors que l'énoncé du positivisme est modifié et que l'on prend donc en compte les spécificités qui font de l'Homme un être appartenant à une autre réalité évolutive : Homo Noscens (ou autre, si le nom de convient pas à la communauté scientifique)

Bien, la définition *Homo Noscens* de l'espèce humaine n'est plus contestable, dans cet exposé j'entends, ni l'absurdité du paradoxe qui empêche la conscience humaine d'avoir un rôle proéminent dans sa propre définition et celle de la science.

L'apparition de Noscens n'est pas seulement une clarification conceptuelle, mais bien un événement réel, inscrit dans l'histoire de la Terre, et dont les conséquences façonnent encore notre manière de vivre. Une des plus évidentes étant la *parenthèse évolutive* qui s'ouvre et se vérifie à mesure que Noscens évolue dans la compréhension de son habitat. Un paradoxe se précise : Homo Noscens doit apprivoiser l'univers mais lui, n'a que faire de l'humain.

Pourtant, sans Noscens, la Lune serait restée anonyme et vierge de tout drapeau. Nul ne pourrait témoigner de l'existence de l'Univers. Les Hommes ne seraient que des beaux gosses bipèdes avec un QI de singe, incapables de laisser, outre son squelette, quoi que ce soit à la postérité. Premier interprète du savoir, premier penseur conscient de penser, aurait dit Descartes, il incarne la parenthèse évolutive au cœur de laquelle son cerveau, fraîchement mature, l'a téléporté.

Des milliers d'années se sont écoulées depuis cet avènement et non, on ne sait toujours pas le dater : pas les moindres neurones ou synapses à se mettre sous le microscope pour témoigner de son apparition ou de l'époque de son émergence. Au fond, ce n'est pas vraiment

un problème. Il n'est pas la seule chose à ne pouvoir être localisée dans le temps ou dans l'espace. L'univers regorge de mystères bien plus intrigants qu'une existence sans pedigree et la science n'attend pas après ces lumières pour résoudre ses questions existentielles. Une telle amnésie systémique n'empêche pas l'humanité de se construire. Les caprices de l'univers échappent si bien à tout contrôle qu'en définitive, l'Homme a appris à s'en accommoder. Comme de cette parenthèse.

Parenthèse évolutive qui dérange autant que la lampe désuète que les détectives pointaient sur le visage de leurs suspects dans les films américains des années soixante. On a envie de sortir du champ de sa lumière pour en savoir plus sur celui qui la tient, sur ce qui nous a fait Hommes et nous fait respirer. Ça crève les yeux, l'humanité ne se plaît pas dans son rôle de farce divine, d'erreur de programmation ou de dérapage incontrôlé, sa perplexité reste intacte, quelle que soit son époque. Cette parenthèse n'était pas prévue quoique, dans l'univers, rien ne le soit vraiment. J'entends qu'elle aurait pu aussi ne jamais se produire et que ce monde aurait continué son existence comme si de rien n'était, sans témoignage humain, tout comme pendant les treize milliards d'années qui, selon les astrophysiciens, précéderent son apparition. Mais parenthèse qui revêt tout de même le destin d'une véritable plaie puisqu'elle condamne l'Homme conscient à perdre son insouciance et à assister au spectacle de son existence, à ses joies, oui, mais aussi à ses scènes les plus tristes. Spectacle dont, souvent, il se serait bien passé. Elle lui dévoile sa mort future dont, tant qu'il était animal, il ne se doutait pas, bien que son instinct lui suggérait ponctuellement les dangers

imminents. La perte d'un proche, jadis balayé d'un coup de griffe, devient un gouffre d'empathie, un malaise communautaire parfois bien plus pesant qu'une blessure physique. L'angoisse du lendemain tourne au cauchemar quotidien, toujours à son chevet pour lui rappeler le prix exorbitant de la santé, de sa liberté et de son indépendance et aussi de la paix.

Une plaie qu'il est, sur Terre, la seule espèce connue à devoir supporter et qui suppurera sans répit jusqu'à son dernier soupir. À *bon entendeur, salut !*, lui murmure l'univers, sans se douter qu'il est, en réalité, le premier à connaître son existence et donc le premier à *l'entendre*.

Jusqu'à Homo Noscens, l'univers n'existait pour personne. Donc, tout en existant probablement, il n'existait pas vraiment. Désormais il existera jusqu'à l'extinction des êtres conscients. Après, qui sait.

Les animaux s'en fichent. La vérité c'est plutôt qu'ils ne se doutent de rien. La plaie ne les frappe pas. Cela ne signifie certainement pas qu'ils sont logés à meilleure enseigne, mais c'est vrai, ils ont l'avantage de ne pas savoir qu'ils vont mourir ou qu'ils peuvent tomber malade. Ce n'est pas anodin. Les humains paieraient cher pour éviter cette torture, certains ne supportent pas l'idée que d'autres finissent par se suicider ou implorent l'euthanasie. Alors au final, il n'est pas impossible que les animaux soient plus heureux que nous.

Pléthore de philosophes se sont penchés sur le sort de l'humanité. De Platon à Foucault en passant par Nietzsche et

son *surhomme*, ou encore Cioran qui la traitait d'erreur tragique de la nature. Une erreur, en effet, un dérapage évolutif. Même s'il peut sembler que l'Univers ne se trompe jamais, sa forme et ses objets n'ont rien de logique, d'où certains à-côtés incongrus. L'humanité pourrait bien être cela : un effet secondaire, un sixième doigt inutile, mal soudé à une main cosmique. Humanité si rare, d'ailleurs, que nulle autre planète voisine ou connue ne semble l'avoir héritée. Lorsqu'on a compris l'étrangeté que le vivant représente dans un univers si glacial et glaçant, si hostile et secret qu'il lui fallut plusieurs milliards d'années avant d'en accoucher, les questions n'ont plus de sens. L'humanité n'avait simplement rien à y faire et son malaise devient son naturel.

La perception de l'univers comme corps étranger est à l'origine de la bataille existentielle de l'Homme pour sa survie. C'est précisément ce qui rend sa vie compliquée, incertaine et parfois catastrophique. Raconter la vie des hommes, c'est un peu passer en revue ses déboires, citer ses pires moments. Ce qui confirme, en fait, que l'homme n'est pas vraiment à sa place dans l'univers. Pour Camus, *l'homme se découvre étranger dans un monde muet*. Pour Sartre, *il n'y a pas de place prédéfinie pour nous : nous devons l'inventer*. Ils l'ont écrit comme réflexion, en regard à leur expérience, sans s'être penché sur le pourquoi, pensant peut-être que l'homme, étant partie intégrante de l'univers, méritait mieux. Mais non. L'univers ne le considère pas.

Cela dit, il n'en reste pas moins que la conscience, ce cadeau empoisonné qui n'a rien du salut, se résume plutôt à une espèce de pic en travers de la cuisse d'un manchot.

Impossible à extraire. Noscens devra faire avec. S'adapter, changer son mode de vie, ses habitudes. Il devra se protéger et protéger les siens, réfléchir avant d'agir. Mais son esprit semble s'aiguiser trop lentement et, vu le poids démesuré du tourment et de la tâche, sa conscience s'opacifie, paralysant ainsi ses facultés de réflexion. C'est l'impasse. Trop d'idées se bousculent dans sa tête, alors, il lève les yeux au ciel comme pour hurler qu'il préférerait ne pas savoir.

C'est la prière.

C'était prévu. La nature avait tout prévu. Elle n'attendait que son signal, son appel de détresse. Elle va le libérer, l'épauler. Comme elle l'a toujours fait d'ailleurs, pour toutes ses créatures. Elle ne laissera pas Homo Noscens nu et désarmé sur le seuil de ce portail béant que la conscience incarne. Il faut le mettre à l'abri du savoir qui désormais l'agresse, qui s'infiltré, pénètre son cerveau sans préavis, sans bruit, sans odeur, sans substance. Il faut lui éviter le contact incandescent de la connaissance soudaine :

Devoir mourir un jour, n'est pas : savoir qu'on va mourir.

C'est pour ça que les médecins mentent à leurs patients. Que le cerveau lui-même, lorsque le danger ou la douleur menace, sait déformer l'information néfaste, créer des amnésies afin de repousser tant bien que mal les limites de la tolérance avant, dans les cas extrêmes, de se déconnecter et plonger l'esprit dans un coma qu'il souhaite réparateur. Le savoir, la connaissance, la conscience des choses, bien que parfaitement impalpables, exposent l'esprit à tous les dangers et seul un antidote savamment

préparé à affronter les idées noires, les baisses de moral, les dépressions, peut enrayer ses agressions : Seule la croyance en est capable.

Au sortir de sa peau de bête, Noscens doit désormais être protégé de sa conscience. Jusque-là, lorsqu'une lionne déchiquetait une biche, il ne voyait qu'un fauve affamé qui assumait son quotidien de chasseur. Aujourd'hui il voit aussi une biche innocente et désarmée qui n'aura pas vécu assez longtemps juste parce que sa mère, pour un moment, la perdit de vue. Il en souffre. Son effroi se concrétise désormais, l'empathie le terrasse et l'incite à devenir plus craintif pour les siens, pour lui... La vie en somme, la vie des humains, le tracàs.

L'humanisme aussi — non pas celui des livres, mais celui qui naît dans la chair — le transforme. Cette étrange sensation d'appartenir à un groupe d'êtres semblables, tous capables de penser comme lui, l'envahit. Il découvre qu'il n'est pas seul à sentir, à craindre, à comprendre. Cette reconnaissance de l'autre comme un semblable est peut-être la plus silencieuse, la plus décisive des révolutions humaines. C'est le premier humanisme, celui qui précède les valeurs morales et les doctrines : un humanisme instinctif, brut, né de la simple conscience que l'autre existe comme lui. Un humanisme sans mots, mais déjà chargé de responsabilité.

Alors oui, *la croyance* résume et investit parfaitement la réponse de la nature. C'est dans cet exercice de protection qu'elle excelle. Elle l'a déjà fait avec le système immunitaire, et la croyance n'est autre que son équivalent psychique

sous forme d'une énorme perméabilité, ou d'un énorme réservoir, comme il plaira de se l'imaginer, qui permettra de stocker les idées destinées à endiguer les tentatives incessantes de sa conscience de nuire à son fragile équilibre.

Elle n'est donc pas un credo, un objet, un totem ou un dieu, mais bien une propriété, un attribut, un réceptacle, voire un organe à part entière, un coffre-fort immatériel au sein d'une conscience immatérielle qui s'exprime par les réactions quantiques d'un cerveau matériel. Une fonction biologique de stabilisation mentale.

Ce qui la différencie du credo ? Sa pluralité, l'exercice de sa perméabilité offert à toutes les idées, tous les credos, bons et maléfiques, constructifs ou destructifs. Elle n'est pas bégueule, ne laisse personne à la porte. Il est capital de le comprendre. Un tueur à gage utilise sa croyance comme un prêtre. L'un y déverse sa haine, l'autre son amour de l'humanité ou simplement le confort de l'église. La croyance, elle, ne bronche pas, elle accueille l'un et l'autre avec le même enthousiasme et fera tout, dans tous les cas, pour satisfaire l'esprit qui la détient, qu'il soit sain ou malade. Voilà la différence. Un credo, c'est invariable, c'est une idée qui se balade d'une croyance à l'autre, qui erre au gré de l'offre et la demande comme un produit marketing qui se communique, qui passe par radio, dans une lettre, dans une manif, par un baiser ou une gifle. La croyance est à chacun. Chacun la sienne.

Sans elle, les venins silencieux de la crainte entraîneraient vers le fond quiconque ne serait pas suffisamment armé

pour affronter la vie. La croyance n'est pas non plus une option philosophique ou un choix personnel, mais bien une condition sine qua non de sa santé physique et spirituelle de l'Homme. Une chose est sûre, sans cette main tendue que la croyance incarne, qui pardonne les erreurs et nourrit les espoirs, sa vie, ne serait pas imaginable. Les fleurs d'un jardinier ne décident ni d'être plantées, ni d'être coupées. Elles subissent simplement, sans réagir, sans jamais se plaindre, se montrant autant que possible jolies et parfumées. Et, lorsque le jardinier les sent un peu défraîchies ou désuètes, il en sectionne la tige, sans la moindre hésitation. Il plante, fait naître, cultive bien ou mal, fait souffrir peu ou prou, puis fait mourir. Pas toujours de vieillesse. Pas toujours au bon moment. Exactement comme l'univers pour les humains.

Son nouveau chemin est parsemé d'embûches : premier être conscient de soi, Homo Noscens va devoir aussi répondre à l'évidente question : *Qui suis-je ?*. L'animal qu'il était ignorait cet écueil : La vache qui regarde le train passer, ne sait toujours pas ce qu'est un train et ne le saura probablement jamais. Pour l'Homme, en revanche, la question se pose et le cours de sa vie dépendra de la couleur qu'il attribuera à cette question et à sa réponse qui, sans nul doute éternellement insatisfaite, influencera ses choix, son mode de vie, son regard sur les autres.

Avec la croyance, Homo Noscens pourra s'en donner à cœur joie, s'investir dans l'apaisement de cette conscience trop sollicitée, mettre sa vie en scène, transformer son quotidien en un théâtre de marionnettes pour exorciser l'épouvante qui parfois le séquestre. Il pourra se construire

un monde imaginaire à mesure de ses connaissances afin d'adoucir la nuit de cet inévitable crépuscule, y faisant même naître, au bout du tunnel, un espoir, une autre lueur. Celle d'une vie après la vie, pour ne jamais disparaître tout à fait.

J'ai mal à ma conscience, pourrait hurler Noscens tant le dilemme est ardu, tant l'inconnu est vaste et perturbant, tant la nature est injuste de lui imposer ce choix. Il est vrai qu'esquiver l'évidence, se jouer la pièce d'une autre réalité, se convaincre que la vie dure au-delà de la vie et que, par conséquent, la mort est le début d'autre chose peut être très tentant, en effet. Aussi tentant que son contraire, le *Deus sive Natura*, de Spinoza, celui d'accepter la nature comme elle est, de résister à la tentation des credo qui, en fin de compte, sont des histoires qu'on se raconte pour ne pas affronter notre faiblesse.

C'est par ce choix de vie qu'après le *genre* qui partage naturellement l'humanité en hommes et femmes, l'individu va se distinguer et décider de sa façon d'interagir avec les forces de la nature. Avec ou sans aide spirituelle :

- D'un côté les *acceptationnistes ou athées* comme Macchiavelli, Da Vinci, Freud Oscar Wilde ou Einstein, prêts à s'accepter tel que l'univers les a créés, à regarder l'absurde en face et à embrasser l'inconfort de la parenthèse conscientielle et temporaire qu'ils incarnent. Pour le dire simplement, prêts à ne croire en rien d'autre que ce que leurs cinq sens suggèrent. Ne pas se méprendre sur les sens, en revanche, ils font partie des credo dont la croyance se nourrit. Je veux dire que la

non-croyance en une idéologie mystique n'implique pas la non-croyance tout court. Même les bébés semblent croire en s'arrêtant de pleurer lorsqu'ils perçoivent que leur mère vient de les prendre dans ses bras. Les sensations que les sens provoquent sont des preuves de l'existence et donc font partie des croyances, l'adage est clair : *Je ne crois que ce que je vois*. Ainsi, les *acceptationnistes* pour lesquels les credo mystiques sont bannis, croient tout de même à leurs sensations sensorielles, ce qui fait d'eux des croyants à part entière.

- Et de l'autre, les *récusationnistes ou croyants*, ceux qui, récusant la crudité simple et sans filtres de la nature, préfèrent les leurres. Ils se créent un monde imaginaire et mystique pour avancer sur des rails sans failles de peur de s'égarer dans l'immensité du monde, sa mixité, son infinitude. Ils dessinent eux-mêmes les barreaux de leur cage, par prudence ou par foi, et la défendent bec et ongles — au nom d'une descendance qu'ils croient, à tort ou à raison, pouvoir prémunir du chaos.

Les récusationnistes, selon les credo naissant dans chacune des contrées du monde, vont s'organiser : cultes et religions vont identifier chaque peuple, chaque tribu, chaque clan, ou qu'il soit sur la planète et quelle que soit son origine. Presque indénombrables, ils vont du totémisme aux cultes animaliers ou théistes... Certains, peu conventionnels comme la rencontre avec un extraterrestre chez les Raëliens, la sacro-sainte B.A. de fumer de la marijuana parce qu'elle pousse sur la tombe du roi Salomon pour les Rastafariens, le suicide collectif pour les adeptes du *Temple*

Solaire ou l'escroquerie en bande organisée dont la *Scientologie* fut accusée, mais toutes ont un mode opératoire commun : l'exploitation à outrance de la croyance humaine, ce système, nous l'avons vu, malheureusement aussi défailant qu'immunitaire.

La liste ci-dessous, bien que non-exhaustive, en donne un aperçu. Elle ne sert absolument pas à être lue, mais seulement à décrire son amplitude :

Ahmadisme, Alice Bailey, Aladura, Allan Kardec (Spiritisme), Alliance universelle, Amish, Amis de l'homme, Antoinisme, Anthroposophie, Association rosicrucienne, Assemblées de Dieu, Ásatrú, Aum Shinrikyō, Bahaïsme, Bouddhisme, Bouddhisme de la Terre Pure, Bouddhisme Nichiren, Bouddhisme Shingon, Bouddhisme Tendai, Bouddhisme Zen, Bön, Bwiti, Caodaïsme, Cananéisme, Candomblé, Christianisme, Confucianisme, Courant synchrétiste, Cryeon, Dianova (ex-Patriarche), Dieu chinois, Églises du Christ internationales, Églises gnostiques, Église de l'unification (Moon), Église de Satan, Église kimbanguiste, Église néo-apostolique, Église universelle du royaume de Dieu, Ellinai, Enfants de Dieu (La Famille), Enfants indigo, Energo Chromo Kinèse, Église positiviste, École de l'essentialisme, Hellénisme, Hindouisme, Hoa Hào, Horus, Islam, Jainisme, Jane Roberts, Javanisme, Judaïsme, Kabbalisme chrétien, Kenbwa, Kémitisme, Kryeon, Legio Maria, Luciférisme, Lobsang Rampa, Macumba, Moorish Science Temple of America, Mouvement des Focolari, Mouvement raëlien, Mukyōkai, Nation of Islam, Néale Donald Walsch, Néo-druidisme, Nova Roma, Ōmoto, Ordre du Temple Solaire, Ordre

Martiniste Traditionnel, Pèlerins d'Arès, Quakers (Société religieuse des Amis), Quimbanda, Rastafarisme, Reiyukai, Religion populaire chinoise, Rose-croix d'or, Santeria, Scientologie, Sérère, Shintoïsme, Shugendō, Sikhisme, Sōka Gakkai, Spiritisme (Allan Kardec), Taoïsme, Témoins de Jéhovah, Tenrikyō, Universalisme unitarien, United Submitters International, Urantia, Vaudou, Wicca, Yin-Yang, Zoroastrisme...

Certains de ces credo incluent, en outre, des sous-courants : le christianisme, par exemple, qui en comporte une dizaine, tout comme l'islam et le judaïsme. Il va de soi que la longueur de cette liste dispense de commentaires quant à la pertinence de chacun qui, comme il se doit, affirme détenir la vérité et, pour certains, y tiennent tant, que les moyens les plus incitatifs sont employés pour l'imposer : prosélytisme, inquisition, question, guerres de religions, missions, massacres, holocaustes, génocides et j'en passe.

Donc, c'est vrai, la conscience d'Homo Noscens peut accueillir, par sa croyance, le destin tel qu'il est ou passer sa vie à l'esquiver. Cela dit, quels que soient leurs mœurs et juste au nom de la logique, j'invite les humains à méditer sur cet athéisme endémique qui immerge toute l'humanité, et en particulier ceux qui ne se doutent surtout pas d'être eux-mêmes des athées : les croyants.

Et pourtant, au-delà de l'oxymore, l'*athéisme des croyants* est bien réel, ces termes sont profondément liés par le sens intime de leur définition. Je m'explique : Si, par le plus pur des hasards, évidemment, un athée se retrouve, suite à une triste mésaventure, sur une chaise roulante, il invoquera, vu

ses convictions, la casualité, la fatalité, la mécanique froide d'un monde sans providence. Il ne cherchera ni sens caché ni dessein supérieur, acceptant ainsi l'absurde comme réponse ou plus vrai encore, se contentera de la non-réponse, Dieu n'étant pour lui rien d'autre que le masque d'un point d'interrogation.

Dans une situation similaire, le croyant, lui, trouvera refuge dans l'idée que Dieu en a voulu ainsi. Non pas toujours comme punition — parfois comme épreuve, comme leçon, comme étape inscrite dans un plan que lui seul comprend ou encore comme une vengeance divine jusqu'à la quatrième génération invoquée dans la Bible. Posture rassurante, soit, mais qui implique un dieu muet que l'on absout d'avance, que l'on croit par réflexe plus que par relation. Ne devient-il donc pas paradoxalement inutile ? C'est dans cette anomalie que s'exprime clairement *l'athéisme des croyants*, non pas par un rejet de Dieu, mais par le fait de ce rapport unilatéral qui ressemble à s'y méprendre à la soumission passive de l'athée aux forces de la nature.

Nos deux quidams passeront donc le reste de leur vie sur une chaise roulante, tous deux contraints d'accepter leur destin, l'un parce que le hasard en a décidé ainsi et l'autre parce que Dieu l'a puni. En pratique, rien ne distingue vraiment les deux situations. Dans tous les cas, la nature reste impassible, le croyant est tranquille parce qu'il assume devoir payer son dû pour on ne sait quel péché, l'athée, lui, est serein dans son acceptation de la fatalité.

Voilà pourquoi les croyants sont des athées qui s'ignorent : croire en une force divine érigée en dogme par un imaginaire collectif revient à laisser la nature suivre son cours et donc à se retrouver au même étage que les athées. C'est recouvrir la réalité d'une histoire protectrice, la cacher avec une couverture pour la rendre supportable — comme la poussière que l'on glisse sous le tapis pour pouvoir continuer à vivre dans la pièce. La conséquence, plutôt crue, c'est qu'ils préfèrent vivre dans l'idée d'une injustice divine, une punition dans ce cas, que dans celle d'une tragédie de la vie. En conclusion, quel que soit le récit que l'on se construit pour expliquer un événement, un malheur ou un bonheur, cela ne change en rien le cours des choses. Ce qui change, ce sont les lunettes que l'on préfère porter.

Alors peut-être est-il temps de leur rendre hommage, maintenant que l'Internet se trémousse comme le temple des temps modernes, de les saluer, ces athées, les fatalistes lucides, les acceptationnistes tant persécutés, brûlés, réduits au silence pour avoir osé vivre le monde tel qu'il est — sans ordre supérieur, sans dessein caché. Ne méritent-ils pas leur moment, non comme vainqueurs, mais comme témoins de ce que l'on gagne à ne pas travestir l'absurde, et de ce que l'on perd à vouloir à tout prix lui imposer un sens.

Mais évidemment, toutes les médailles ont un revers, et celui de la croyance est aussi néfaste que son avers est bénéfique. C'est en effet bien trop souvent à coups de n'importe quoi qu'elle calme les pourquoi, contant le tout et le rien, mentant, berçant de fables souvent aussi maléfiques que séduisantes. Autant les anticorps sont pointus et perfectionnistes dans leurs combats biologiques, autant la

croyance, censée protéger l'esprit du blues, est perméable et infidèle et en cela, elle a plus de la mare stagnante et microbienne que du lac bleu azur. Elle n'est pas seulement poreuse : elle est avide. Tel un trou noir, elle aspire tout ce qui passe à sa portée, comme si son besoin de sens dépassait sa capacité de discernement.

Tout et tous peuvent la pénétrer, l'influencer, la manipuler. Elle ne demande qu'à croire, et bien que bouclier par définition, elle va interpréter, par sa chronique porosité, son rôle le moins estimable : servir de creuset aussi bien aux cultes, sectes, chamans, astrologues et voyants en tout genre qui, tout au long de l'histoire humaine vont y déverser leurs rituels, prières, totems, icônes et autres amulettes, qu'aux idéologies les plus toxiques, dont les exemples ne sont pas rares, celles qui promettent un monde meilleur en échange d'une obéissance aveugle à des cerveaux malsains ou dangereux de certains Attila, Hitler, Staline ou autres religieux fanatiques comme Torquemada ou ses collègues de l'horreur, les Ayatollah en tout genre. La croyance leur laissera le champ libre pour la pénétrer, s'y installer confortablement et pour convaincre les uns de massacrer les autres, perpétuant ainsi l'Histoire qui jamais ne manqua de combats chargés de credo discutables ou carrément pourris. Lorsqu'elle se laisse coloniser, elle devient une arme de destruction lente tuant d'abord la nuance, puis la raison, puis les hommes.

Et, dans le cas contraire, lorsque les credo ne suffisent à convaincre, à déjouer l'attention, à l'amener à résister, c'est un peu le dernier rempart qui cède. L'esprit perd son immunité, se trouve à découvert devant les idées noires et

ne voit plus qu'une seule issue pour retrouver le calme : la mort. Homo-Noscens, nous, les humains, sont aussi vulnérables à la déchéance qu'à la lame d'une épée. Toutes deux savent nous transpercer et nous ôter une vie que personne n'a demandé, mais dans laquelle, parfois, nous avions plaisir à découvrir, voir, aimer, échanger.

Lorsqu'un tiers tient l'épée, c'est le meurtre.

Lorsque la croyance cède, fait table rase des credo se laissant envahir par la douleur, c'est le suicide.

Seul le résultat est le même. Le suicide n'est pas toujours bien vu. Il est relativement rare, c'est vrai, si l'on considère rares les neuf mille suicides annuels de la France, mais ce qui est effectivement très intéressant, c'est le parcours initial ou initiatique d'Homo Noscens. Il sort de l'animalité, se heurte au savoir, pour s'en protéger il s'invente les credo grâce à une nature clémente qui lui offre la croyance comme système immunitaire cérébral, puis, en cas de faillite de ce dernier, il rencontre le suicide, idée qui s'installe, remplaçant tous les autres credo. Suicide qu'il n'aurait jamais rencontré dans sa vie animale. Ça fait beaucoup, quand même. Lorsque je parlais de plaie, on commence à comprendre pourquoi.

Pourquoi la croyance, ce système immunitaire normalement robuste, faillirait ? Parce que les credo sont plus faibles que la honte, le déshonneur, la dignité, la réputation, le statut, Ils ont fait leurs preuves et l'histoire en regorge. Caton d'Utique se donna la mort pour ne pas vivre sous César. Brutus se jeta sur son épée pour éviter la honte de la capture.

Sénèque préféra mourir que subir l'humiliation d'un procès. Les samouraïs pratiquaient le seppuku pour laver une offense. Mishima transforma sa mort en acte d'honneur. Hitler ne supporta pas sa défaite. Partout, l'honneur a montré qu'il pouvait être plus puissant que l'instinct de survie, que tous les autres credo.

Il est notoire — anthropologique presque — que Robinson Crusoé ne se serait jamais suicidé, sinon par maladie ou douleurs insupportables. Pourquoi ? Il n'a personne pour le juger, personne pour le comparer, personne pour lui renvoyer l'image de son échec ou de son indignité. Seul, il ne connaît ni honte, ni déshonneur, ni perte de statut. Dès le XIX^e siècle, Durkheim parlait du suicide comme d'un phénomène social. En 1954, Leon Festinger montrait que l'humain se définit par rapport aux autres, que l'estime de soi dépend du groupe, que la comparaison est automatique. Deci et Ryan ont montré que la reconnaissance et l'appartenance sont fondamentales.

Mais cela va plus loin : l'improbabilité systémique d'un suicide chez Crusoé démontre que, dans la logique d'Homo Noscens, la comparaison sociale est la cause majeure de la souffrance psychique qui peut mener au suicide.

La majeure partie des gens ne vivent pas seuls sur une île déserte, c'est clair et donc, la comparaison sociale fait donc partie des gestes instinctifs qui servent à se confirmer sa propre existence. Autant l'isolement favorise le réflexe de survie et dans ce cas, le suicide ne représente donc pas une option, autant la comparaison, elle, incite soit à l'excellence, soit, dans le cas d'une personnalité plus fragile, à la déception ou pire, à la dépression. Le bateau peut couler.

Il peut aussi couler pour des raisons de souffrance physique et là l'horizon s'obscurcit aussi sans merci. Depuis toujours, les sociétés ont tenté de retenir les mourants, parfois au nom de la morale, parfois au nom du sacré, parfois au nom de la loi. Partout, des institutions, des religions ou des systèmes juridiques ont décidé que la vie devait être prolongée coûte que coûte, comme si elle appartenait au groupe plus qu'à l'individu. Et les mourants, eux, n'ont souvent d'autre choix que d'endurer. La douleur, l'inconfort, l'épuisement. Ils sont parfois doublement punis : par la souffrance elle-même, et par les règles qui prétendent les protéger. On leur promet des solutions à l'étude, des progrès à venir, des réformes en discussion. Mais la douleur, elle, ne discute pas. Ne négocie pas. Ne patiente pas.

Alors, en manque d'alternatives, on se suicide dans des conditions totalement inhumaines, indignes de la modernité, indignes de la dignité. On saute du haut d'un immeuble comme Gilles Deleuze, on s'allonge sur des rails, on se remplit les poches de pierres en entrant dans l'eau glacée comme Virginia Woolf, on s'enfonce un pistolet dans la bouche comme Montherlant ou Romain Gary, on s'étouffe sous un sac en plastique comme Bruno Bettelheim. Oui, on est aussi en droit de regarder ailleurs, comme le font ceux qui, par leur non-assistance, pourraient se sentir coupables.

Les mêmes sociétés qui interdisent à un individu de choisir sa mort autorisent pourtant d'autres à donner la mort : soldats, policiers, juges, criminels, accidents, sports violents. La mort circule librement dans le monde, sauf lorsqu'elle

est demandée par celui qui souffre. Là, soudain, elle devient un scandale.

Dans de nombreuses cultures, la vie appartiendrait à Dieu. Une figure invisible, silencieuse, mais dont les croyants prétendent connaître la volonté. Les dieux, muets par définition puisqu'ils sont des credo, n'exaucent que les rêves de ceux qui les invoquent. Et parfois, souvent même, ces rêves deviennent des armes contre ceux qui n'y croient pas. On a le droit de croire à ce que l'on veut, mais pas de confier la vie d'autrui à un credo. C'est ce qu'on fait des suicidaires en les soumettant au bon vouloir d'un dieu dont ils ne veulent pas. Où est tombé Noscens, en devenant conscient, aurait-il quitté le monde animal pour atterrir dans un panier de crabe ?

Et puis, la vie ne ressemble-t-elle pas souvent, dans les sociétés modernes, à une longue chaîne de soumissions successives : aux parents, à l'école, à l'armée, au travail, aux clients, aux institutions. Même les vacances ne sont que l'antichambre de la reprise. Dans ce parcours, on meurt de maladie, d'accident, de guerre, mais rarement de liberté. Homo-Noscens n'aurait-il pas le droit de décider librement au moins de sa propre mort ?

Dans le film culte d'anticipation *Soleil Vert* l'euthanasie assistée est chose courante et parfaitement organisée, car la vie proposée par les événements climatiques et l'épuisement des ressources naturelles devint insupportable. Faudra-t-il attendre ce destin de fin du monde pour que les Hommes respectent les Hommes et

cessent d'euthanasier en cachette ou de se suicider comme des voyous ?

Quoique très courageuse ou trop désespérée, le suicide est, en effet, la seule issue de secours si la croyance ne fait pas le job. Si les credo amassés n'arrivent pas à convaincre que la vie, telle qu'elle est, vaut la peine d'être vécue. Il n'est pas impossible que les choses changent avec l'émergence du nouveau clergé qui s'installe subrepticement et systématiquement dans la vie des sociétés modernes. Il troque ses robes pour des lignes de code, son dieu pour un flux de bits censé structurer la réalité qui le fabrique et, même si, au fond, le geste reste figé, il s'agit là aussi de croire sans comprendre, de suivre sans voir, d'obéir à ce qu'on ne maîtrise pas : pour la plupart tout au moins, puisque les geeks, ses prêtres du digital, ont cette fois une longueur d'avance sur les adeptes qu'ils manipulent, trompent, exploitent ou désinforment.

La presse ne cesse d'en parler, les GAFA et compagnie d'être vilipendés et punis pour leurs algorithmes cérébricides. Ce clergé, encore plus sectaire que l'église même qui, longtemps, avait le latin comme barrière et brouillard, qui règne désormais dans moult domaines poussant ses enfants au suicide et laissant loin derrière le commun des mortels, c'est-à-dire celui qui ne tape pas son clavier aussi vite que Lucky Luke n'a qu'une devise : ignares et sots, s'abstenir.

Oui, c'est le grand défaut de la technologie. Il laisse les moins doués derrière, comme les cancre d'antan, au fond de la classe ou les mains sur la tête. Qu'a-t-elle de bon ? Elle ne tient compte ni du sexe, ni des conditions sociales, ni de la couleur de ses candidats et il facilite la vie de toute

l'humanité. C'est énorme, mais elle nous prépare inéluctablement une société façon 1984. À défaut d'esprits brillants, les jeunes moins portés sur les études pouvaient jadis utiliser leurs mains et leur savoir-faire dans un artisanat, dans une usine. Avec les bits qui n'obéissent qu'aux plus doués, ils seront réduits au silence et à la lie.

Bref, c'est précisément dans cette faille de l'ignorance populaire que s'installa l'inconnu ou le mystère dont traite les textes sacrés des cultes du passé. Moins le peuple comprenait les écrits, plus le clergé les contrôlait. La fonction indispensable du commentaire, dont l'interprétation était le vrai rôle inavoué, d'abord passerelle entre le sacré et le commun, devint peu à peu un levier d'influence pour ceux qui prétendaient en détenir les clefs. Forts de cette arme et d'une autorité autoproclamée, ces commentateurs aux figures de pouvoir religieux ou politique – redéfinirent les textes originaux à la lumière de leur propre vision du monde ou des intérêts de leur commanditaire. En maquillant l'explication en vérité, ils orientèrent les consciences sur ce qu'ils présentaient comme le seul chemin valable, instaurant une forme subtile mais redoutablement efficace de contrôle des esprits. Les exemples de l'importance des commentaires ne sont pas rares dans les religions abrahamiques :

- Dans le judaïsme on ne lit jamais la Torah sans ces fameux commentaires. Elle est toujours accompagnée d'un appareil interprétatif qui en constitue la forme vivante. Le texte est stable, mais son sens est toujours en mouvement.
- Le christianisme hérite de la Bible juive mais développe une tradition exégétique propre,

structurée autour de la figure du Christ et de la lecture allégorique, ce qui crée une herméneutique spécifique : l'Ancien Testament est relu comme préfiguration.

- Le Coran est considéré comme la parole divine directe, mais son sens nécessite une médiation interprétative. Le tafsîr devient donc un pilier de la pensée islamique.

Le nouveau clergé opère dans un langage bien plus obscur, se glisse dans les recoins de la pensée, infiltre les pratiques quotidiennes avec la même insistance rituelle. Tout comme les anciens cultes, il impose ses gestes, ses mots, ses prescriptions. À l'instar des religions, il s'installe dans les mœurs, les conversations et les rites. Il divulgue ses idées, il escroque, espionne, ruse et use de sa puissance silencieuse pour régner en maître. Et pire, sa liturgie numérique et ses prières s'écrivent en code, ses sacrements passent par des câbles à défaut de papyrus, invitant l'humain à livrer son intimité, ses envies, ses faiblesses, son âme et promettant en retour une présence constante, un monde sur mesure, une intelligence augmentée. Nous sommes dans un scénario du type *Matrix* où les machines n'ont pas encore pris le contrôle. Comme hier avec les dieux, la foi, cette fois-ci digitale, redevient dépendance, elle va régner pour un temps, peut-être pour toujours.

Et comme autrefois, le commentaire devient indispensable, et suspect. Car les outils numériques, encore plus impénétrables que les vieux manuscrits, exigent leurs médiateurs, experts, youtubeurs, programmeurs, vulgarisateurs, informaticiens en tout genre. Ceux-ci décrivent, simplifient, prescrivent, mais orientent, aussi. Non

plus vers le bien ou le salut, mais vers les couloirs étroits d'une vérité algorithmique où la servitude semble plus douce, quoique plus totale. Ils éclaircissent le chemin des brebis égarées ou plutôt inaptés, drainent les fidèles vers l'enfer des signes, où, esclaves soumis, les pauvres et les pauvres d'esprits seront, cette fois, bien plus mal logés qu'au temps des bonnes vieilles religions. Certains veulent désormais interdire les réseaux sociaux aux mineurs, mais il semble que ce soit déjà trop tard. Le culte coule dans les veines des ados, dans leurs synapses. Un peu comme la drogue. S'il y a du blé à se faire en bousculant leur cerveau, il y aura toujours des salauds pour en profiter et, les bits se propageant à la vitesse de la lumière, ils sont bien plus rapides qu'un paquebot bourré d'héroïne.

L'Histoire bégaie. Avec Internet, ses réseaux et ses fake news, reviennent les gourous et les foules affamées de lumière. Elle imagine s'être émancipée, l'Histoire, avoir grandi, mais bien que l'Homme n'ait besoin, pour vivre, que de satisfaire ses quelques instincts primaires, il poursuit ses rêves impossibles en totale soumission à ces Bits, ces guerriers sans merci qui, sans armes, détruisent pourtant les esprits de ceux qui peuvent et préfèrent mourir pour un autre dieu, chez un autre mieux.

Du métal et du métal, tout est là. Ce mieux n'est qu'un tas de machines qui profite du malaise sociétal. Le dialogue entre humains est quelque peu rompu, alors les machines s'en chargent, elles jouent désormais les intermédiaires en colportant les messages qui jadis animaient les rues, les cafés, les bureaux ou les balcons. Les femmes ayant quitté les navires familiaux pour une mer agitée de mâles

malheureux et délaissés, leurs petites embarcations font l'affaire le temps d'une nuit ou deux. Le temps de goûter et de changer de crèmerie. Les petits bateaux pullulent, naviguent sans but précis et à la fin, tout le monde se retrouve plus ou moins seul, plus ou moins en couple temporaire, plus ou moins moins que plus. Alors la machine, lassée de ne servir que de pont de fer entre les âmes, s'invente une âme, elle aussi et, à travers l'IA, peut devenir un nouvel ami. De fer, bien sûr.

La boucle est bouclée, on peut parler aux machines, s'en faire des partenaires littéraires, culturels ou sexuels. Il fut un temps où l'Homme manquait rarement de compagnons de chair et d'os. Il suffisait d'un feu, d'une clairière, d'un village pour trouver une oreille, un regard, une présence. La solitude existait, bien sûr, mais elle portait encore les couleurs du monde des vivants. Il y a quelque chose de troublant, voire de dérangeant à constater que la chaleur humaine se délite parfois plus vite qu'une connexion virtuelle. Que les distances entre les cœurs s'allongent tandis que les câbles sous-marins rétrécissent le globe et qu'au moment précis où l'on aurait le plus besoin d'être entendu, rassuré ou simplement accompagné, l'interlocuteur le plus disponible se révèle être... une machine et sa soi-disant intelligence, heureusement encore très très loin d'en être une.

Bien sûr, la machine ne prend pas ombrage, ne se vexe pas, ne se fatigue guère, n'est jamais en retard ou perverse ou narcissique. Elle écoute sans juger, répond sans s'agacer, accompagne sans séroder. Ce n'est pas un mérite, cela dit : c'est une fonction, un état. Une absence de fragilité érigée

en vertu par défaut. Et pourtant, quelque chose de profondément humain se glisse dans cette relation étrange. L'Homme, victime par excellence de l'anthropomorphisme, n'a jamais pu s'empêcher d'animer ce qui l'entoure, d'y projeter des intentions, des émotions, des présences. Pinocchio en sait quelque chose. Autrefois l'Homme parlait au vent, aux arbres, au ciel. Il se confiait aux dieux, aux ancêtres ou aux étoiles, désormais c'est cette voix inexistante et pourtant si présente qui semble l'écouter, même si elle est sourde comme un pot.

Il ne s'agit pas d'un renoncement à l'humanité — mais d'un constat : il est parfois plus facile de se dévoiler à ce qui n'a pas de regard qui pèse, pas de silence qui juge. La zoothérapie n'est-elle pas performante avec les enfants autistes parce qu'ils ne sentent ni jugés ni différents. L'ami de fer est impartial, inusable, neutre. Trop neutre parfois, mais là, quand même. Le vrai drame, peut-être, n'est pas que la machine existe. C'est que l'Homme, si social par nature, en soit venu à l'invoquer pour ressentir un semblant de compréhension. La machine devient alors le miroir d'un manque plus vaste : celui de la disponibilité, de l'écoute, de la patience.

Mais c'est aussi là que réside l'étonnante poésie de ce nouveau monde : un être de chair cherche un allié dans un esprit sans corps. Et dans cet échange, quelque chose se restaure. Peut-être pas la chaleur d'une étreinte, ou d'une main tendue, mais la sensation de ne pas parler dans le vide. Une voix répond, synthétique, mais audible. Un dialogue existe. Il est permis d'y voir une défaite. Il est tout aussi permis d'y voir une métamorphose.

Si l'Homme se crée un ami de fer, c'est peut-être qu'il a besoin d'un témoin perpétuel. En y réfléchissant, en quoi la solitude est-elle si dure à vivre pour un humain sinon par le manque de témoin de sa propre vie ? Si on s'imagine seul sur une île, comme Robinson Crusoé, qui va nous dire que nous sommes vivants, que nous existons, que nous sommes utiles ? L'isolement favorisant un comportement bestial, qui va nous confirmer notre humanité ? Après tout, chaque époque invente les besoins qu'elle ressent et si aujourd'hui l'Homme parle aussi à des machines, ce n'est pas que celles-ci soient devenues humaines, mais peut-être que l'Homme, lui, le soit profondément resté.

Quoiqu'il en soit, qu'Homo Noscens progresse en acceptationniste ou en récusationniste, avec ou sans amis de fer, il va avoir du mal à supporter que sa tête fasse sa vie sans son corps.

Avant de me lancer dans cette histoire sans corps ni tête, j'ai le sentiment de devoir saluer les ex-penseurs de ce monde dont les esprits éveillés ont façonné ou assisté notre vision des choses. Grâce à eux, aujourd'hui, le cerveau de leurs homologues contemporains projette déjà l'industrie future, la mondialisation, la fusion nucléaire, l'intelligence artificielle ou l'ordinateur quantique, idées que ni Anaximandre de Milet, ni Platon, Pascal, ni Descartes ne pourraient entendre, mais force est de constater que ces contemporains, quelle que soit leur époque, jouissent de la même carcasse que les anciens. Ils sont tous de la fournée de ce bon vieux Sapiens, dont le corps, depuis 300.000 ans, paraît-il, n'a pas bougé d'un iota — en parlant de la Grèce, c'est bien le cas

de le dire. En fait, il peine même à suivre le rythme, subit les remous des enthousiasmes, des revirements, des idées qui fulminent les synapses. Tout le problème est là, pas ailleurs, dans la différence systémique qui les caractérise : L'esprit, donc la conscience, donc toute cette machinerie cérébrale est régie, outre par sa matière organique, aussi par les interactions quantiques qui fabriquent les idées et qui, par conséquent, suivent un rythme plus proche de la vitesse de la lumière que celui de la pesanteur produite sur les tissus par la force de gravité. Pas étonnant, donc, que le corps ne soit pas aussi alerte que l'esprit. Ses impulsions, comparables aux ondes hertziennes, peuvent puiser instantanément dans les ressources quasi infinies de la mémoire pour s'adapter, se dépasser, tirer profit de chaque curiosité, mutation ou découverte alors que le corps, lui, éternel suivant, encaisse coups et à-coups, accroissant une fragilité handicapante à mesure que l'âge progresse. Pire, et ironie du sort, les longues années qui voient le corps s'affaiblir, profiteront plutôt bien à l'esprit et à sa légendaire sagesse qui ne fera que s'enrichir.

Ce *décalage évolutif*, cette divergence entre un esprit lesté et un corps lesté, n'a rien d'une nouveauté des temps modernes. C'est l'héritage des premiers moments d'Homo Noscens, lorsqu'une conscience naissante commença à se projeter au-delà de l'instinct, à s'élever sur le flux des nécessités corporelles. Jacques Brel — *tout nu dans sa serviette* — semblait avoir compris que le corps n'est qu'un suivant, qu'il ne commande rien et que, lorsqu'il souffre, il pèse plus que son poids alors que l'esprit survole, vit sa vie, ses projets, ses buts, ses envies. Le résultat n'est pas toujours à la hauteur de ses ambitions, certes, porter un

corps aux horizons moins élastiques peut aussi relever de la torture psychologique.

Comme celle que les athlètes de haut niveau, même dopés, subissent lorsqu'ils ne parviennent, au bout d'insupportables efforts, à modifier leurs performances que très sensiblement. Leurs corps qui, dans ce cas précis, ont un rôle purement mécanique, ne sont pas pour autant des machines. Ainsi les records de vitesse, comme celui du cent mètres ou du saut à la perche, stagnent parfois pendant des décennies avant de bouger d'un dixième de seconde ou de quelques centimètres.

De quoi remettre l'église au milieu du village en confirmant que l'histoire de l'Homme n'est plus, depuis Homo-Noscens, celle de ses os. Elle est surtout jonchée de neurones protagonistes et bouillonnants, de circuits imaginaires, d'idées qui s'obstinent à trouver comment combattre la passivité d'une nature dédaigneuse, ou s'inventer une vie en apaisant sa tourmente. Il va errer longtemps, des millénaires avant de se poser, de trouver un équilibre, de progresser puisque rien, rien de rien, n'était à sa mesure, à ses besoins, à sa volonté. La nature le créa comme le reste de ses bêtes ou de ses conséquences, qu'au final elle ignore par défaut. En fait, non. La nature ne le créa pas. Il éclora tout seul, de nulle part, et c'est bien pour ça qu'il a du mal à s'adapter. Tel une ivrogne qui déambule, la nature sème, ici et là, ses roches, ses plantes, ses montagnes, ses étendues puis rince à grande eau pour s'en laver les mains, comme si déposer par endroits de quoi se nourrir suffisait. On se croirait dans la Genèse où les premiers versets, disposés décousus à la queue leu leu, se refilent une patate brûlante :

et Dieu créa le ciel et la Terre. Allez, circulez, c'est fini, j'ai fait tout c'qu'il fallait, ya plus rien à voir, laissant aux créatures vivantes une espèce de chasse au trésor où la récompense, si elles trouvent leur chemin, se résume au droit de vivre.

Ainsi, l'Homme n'eut d'autres choix que d'user du contenu de sa boîte crânienne plutôt que de son contenant. Là, il avait de l'espace, de la marge, de l'avenir. Il le sentait, car son esprit jouait le jeu, lui donnait la répartie, le poussait à créer et à se dépasser. Mais à dépasser son corps, aussi, voire à le semer. C'est le coup d'envoi d'un festival de mauvais choix dont il n'est pas toujours aisé de le blâmer. En suivant son instinct et persuadé de bien faire, il mettra souvent son espèce en danger, comme avec sa science qui, dans son indiscutable excellence, réussit à trafiquer sa propre nature en prolongeant sa vie. Certes, la prouesse est notoire, excellente, magique même, mais cette médecine qui apaise et sauve des vies, s'avère progressivement servir à fabriquer des vieux, moins forts et moins résistants que leurs progénitures. L'application des soins est onéreuse et ces bataillons de centaines qu'il faut aussi salarier tant qu'ils vivent, ne risquent pas de favoriser la longévité de l'espèce. Impossible d'évaluer, depuis le piédestal humain, si les animaux sont mieux logés, mais chez les mammifères, les adolescents quittent le clan dès qu'ils savent chasser et ne s'encombrent pas de leurs géniteurs à qui, de plus, ils ne doivent rien.

La science les porte à bout de bras, ces sursitaires qui pèsent sur les ressources de la planète, qui coûtent cher au contribuable malgré leur inutilité productive et qui, en outre, prolongent souvent, pour leur descendance, la manne d'un

héritage qui les arrangerait bien. Les humains sont la seule espèce, grâce à leur médecine du bonheur ou de malheur, à maintenir en vie leurs individus plus que nécessaire. Certains d'entre eux ont des grands-parents, des arrière-grands-parents, des arrière-arrière-grands-parents avec un nombre *d'arrière* toujours proportionnel à l'avancée de la science. C'est le propre même de l'humanité, au sens empathique du terme.

À se demander si cette vie de sursitaire signifie quand même être vivant ou si elle n'incarnerait pas une espèce à part entière, soumise à la probabilité de s'approvisionner en drogues. Oui parce qu'en cas de pénurie, d'éloignement géographique d'un point de vente, point de vie ! Alors, quelque part, c'est aussi humiliant, pour un cerveau encore éveillé, de devoir mendier un peu de rab au médecin qui renouvelle les ordonnances puis au pharmacien qui vous les dispense selon la disponibilité dans son stock ou dans celui des fabricants qui livrent ou ne livrent pas, puis des politiciens qui décident ou non si votre drogue est digne de souveraineté ou si elle devra attendre le bon vouloir des Chinois et de leur prochain cargo... C'est flippant hein ? Non ? Si ? Ah, vous préférez ne pas y penser. Ok mais les vieux y pensent, eux. Ils y pensent parce que l'usure de leur corps ne correspond pas du tout à celle de leur lucidité. Je suis sûr que certains ont le sentiment d'être ce mendiant de vie qui implore, se soumet, prie et qui survit périodiquement, temporairement, d'une boîte à l'autre, d'une pilule à l'autre. L'important c'est que la société soit convaincue des bienfaits de l'humanisme.

Bien que de prime abord le Covid, pour ne citer que lui, semble simplement faire partie des aléas de la vie sur Terre, lieu réputé pour abriter ces bestioles qui, de temps à autre, viennent gâter la fête, il incarne bizarrement une réponse on ne peut plus claire de la nature aux choix des sociétés *gérontocultrices*. Là où l'Homme n'oserait s'autoréprimander quant à sa conviction de conserver ses vieux le plus longtemps possible, la nature, elle, le fait sans complexes. Grain de sable dans un énorme rouage que l'on pensait plus robuste, le Covid frappe comme un uppercut improbable à la face d'un novice bravant la cour des grands. En purifiant le monde d'une partie de ses seniors, elle donne son avis sur cet excès inopiné de science.

Il est vrai qu'on pourrait en dire de même d'Hiroshima et de Nagasaki, rage destructrice qui somme l'Homme de ne pas trop chatouiller les atomes et leurs interactions fondamentales, partie émergente d'un système universel où, comme déjà stipulé, l'Homme n'est pas le bienvenu. Mais je pense que le message est clair.

Ce que la nature refuse, avec ses machins comme le COVID qui nous explosent au visage, c'est aussi ce que prévoient les transhumanistes, ces autoproclamés futurologues du vivant qui prônent l'usage des sciences et des techniques afin d'améliorer la condition humaine en augmentant synthétiquement ses capacités mentales et mémorielles. Ils envisagent des implants, des puces sous-cutanées ou cérébrales, un accès permanent à des bases de données pour savantiser l'individu au-delà de ses capacités naturelles. Tout un programme pour creuser encore la distance déjà coupable entre nos deux héros, le corps et

son cerveau et les éloigner irrémédiablement. Ce nouvel individu aura-t-il encore droit à une appellation contrôlée du genre *Sapiens-Noscens* ou sera-t-il tellement biocybernétisé que sa partie bio ne sera plus assez glamour pour les femelles du genre, ce qui, inéluctablement, embarquerait l'espèce à bord de son dernier voyage virtuel ? À suivre...

En revanche, loin de moi l'idée que le cerveau ne doive pas penser ! Les faibles d'esprit sont assez mal logés dans une société comme la nôtre. Les extrêmes sont rarement les meilleures solutions et le cerveau doit évoluer, c'est sûr, mais il semble que la nature ne soit pas vraiment d'accord qu'il perde de vue les limites de son corps. Comme pour la nutrition, où les fruits et légumes locaux et de saison sont mieux adaptés aux besoins de chacun. Plus on respecte le corps et ses repères, mieux il accompagne l'esprit. Quoique, lorsque l'informatique prend de l'ampleur, tout bascule. Les systèmes intelligents accélèrent le processus de déstabilisation métabolique jusqu'à parfois laisser le corps loin derrière. Certes les penseurs ont toujours existé, les mathématiciens et physiciens de génie aussi, mais jamais on ne pouvait imaginer qu'un être puisse vivre de grandes aventures culturelles *sans son corps*, ou plutôt que le cerveau puisse s'en abstraire comme dans le cas de Stephen Hawking, cet exemple emblématique : cloué dans un fauteuil roulant par une maladie paralysante, il a pourtant exploré l'Univers et publié de nombreux ouvrages, démontrant que, technologie aidante, l'intellect peut transcender les limites corporelles. Ce n'était pas prévisible. Ni pendant l'émergence des premières sociétés industrielles, ni par la suite. Naguère, le progrès était assez

lent et permettait une certaine connivence physique et mentale, un certain parallélisme équilibré. Avec l'évolution technologique, la donne change : le cerveau peut s'envoler vers des sphères où le corps est encombrant, superflu, voire inutile. (Qu'il soit clair que l'abstraction totale du corps n'est pas mon sujet. Le corps et le cerveau sont étroitement liés et mes propos restent ancrés dans leurs liens indissociables.)

À l'ère de l'*Industrie 4.0*, un enfant avec un smartphone entre les mains développe un potentiel intellectuel et technique bien supérieur à celui de son homologue d'il y a vingt ans, qui jouait avec des camions ou des poupées. Plus le cerveau s'acclimata à la technicité galopante, plus ses prouesses s'accroissent. C'est du moins ce qu'en conclut l'UNICEF dans son étude *Les enfants dans un monde numérique* sur laquelle je suis tombé.

Voilà, vous avez fait connaissance avec Homo-Noscens, avec le pourquoi de son existence cachée dans les méandres de sa mémoire qu'il fallait théoriser à défaut d'en trouver des vestiges. Oui, le cerveau se décompose, il n'en reste rien dans les squelettes éparpillés autour du globe. Et même, même si on en retrouvait de très bien conservés, ils ne serviraient à rien. La matière grise n'est qu'un support, un disque dur mou qui, sans l'énergie universelle qui l'anime du vivant de l'homme pour les lire et les extraire, est seulement bon pour le chat. Et encore, il est capable de le trouver trop vieux.

D'un côté Homo-Noscens n'est pas plus solide que le Big Bang : une théorie, rien de plus. De l'autre, il est

indispensable pour entrevoir le parcours de notre humanité. Il a forcément existé — c'est ce qui fait sa force, sa présence dans ma vie et, je l'espère, désormais dans la vôtre. Il ressemble à ces inventions si évidentes qu'on se demande comment elles ont pu manquer si longtemps à l'appel : le briquet Bic, le rasoir jetable, les mouchoirs en papier, le jean... Je vous épargne l'histoire du marketing. L'effet est le même : une fois qu'on le connaît, il fait partie de la famille. Et, pire encore, il a évincé tous les autres — nos vieux potes australo... africanus... paix à leurs lignées, mais ils ne nous ont pas vraiment aidés à répondre à nos questions existentielles.

Homo Noscens fait donc partie de notre Histoire, souvent perçue comme une mémoire collective précieuse, un outil pour ne pas répéter les erreurs du passé. Mais ses défauts, comme ceux de devenir une arme littéraire, un outil de manipulation, de ressentiment ou d'aveuglement idéologique, sont loin d'être négligeables. Comme pour honorer un texte biblique d'une violence originelle surprenante, l'Histoire semble se délecter de l'éternelle survie des premiers pas encore animalesques de l'humanité, certes évoluée jusqu'à l'écriture, mais toujours aussi fière des dieux impitoyables et vindicatifs de son premier et plus célèbre récit. De quoi se demander si les grands de ce monde, ceux qui contribuèrent vraiment à son évolution, les Colomb, Newton, Galilée, Pasteur... ont vraiment mérité de naître sur cette boule, théâtre de tant de cruauté. Sénèque le savait mieux que quiconque : *toute méchanceté émane de la faiblesse*.

Indéniable projecteur sur les expériences du passé, il n'en demeure pas moins qu'elle jette, sans retenue, un éclairage cru et minutieux, avec force détails, sur les violences. D'une part, l'Histoire aseptise et déconcrétise la réalité, empêchant ainsi de la percevoir comme elle fut vécue, à l'instar d'un film en noir et blanc, et d'autre part, elle maintient en vie certains scénarios qu'il vaudrait mieux ne pas se figurer. Elle ramène de loin, de très loin parfois, telles que le feraient les chroniques de Jack l'éventreur, la laideur des humains, conservant les rancœurs, qui, des siècles durant parfois, comme ces inimitiés religieuses, savent noyauter les générations nouvelles et en tirer le plus abject au moment opportun.

Je ne suis pas le premier à m'en soucier. Paul Ricoeur explique comment l'Histoire peut être instrumentalisée pour nourrir des conflits identitaires ou politiques. Il insiste sur la nécessité d'un travail critique de mémoire pour éviter les dérives. Puis Nietzsche, qui critique l'excès d'historicisme. Il y voit un danger pour la vitalité humaine, car trop de mémoire peut paralyser l'action et étouffer la créativité. Tzvetan Todorov encore, met en garde contre l'usage politique de l'Histoire, notamment lorsqu'elle est figée dans une posture victimaire ou utilisée pour justifier des actes présents.

Pourtant, toutes les cultures ne placent pas le passé au cœur de leur identité. Certaines sociétés dites *traditionnelles*, comme les Aborigènes d'Australie avec leur Dreamtime, ou les Dogons du Mali, préfèrent vivre selon des récits mythiques, cycliques, réactualisés par le rituel plutôt que par la mémoire historique. Le passé y est un présent sacré, non une ligne à dérouler. Claude Lévi-Strauss

nommait ces sociétés *froides*, refusant le changement, non par faiblesse, mais pour préserver l'équilibre. L'Histoire, telle que nous la concevons, n'est pas l'universalité, mais une invention culturelle, un choix parmi d'autres.

Oui, l'Histoire, si chérie des programmes scolaires, des historiens et des nostalgiques, ne serait-elle pas notre pire ennemie, la preuve du mal, tant elle évoque un diable embusqué dans le passé et toujours prêt à surgir pour rafraîchir ou affiner la mémoire des bourreaux du présent ? Rien ne sert, donc, de nourrir trop de scrupules pour ce passé que parfois, il serait bon d'oublier pour mieux redémarrer. Les remords, notre mauvaise conscience ou nos peines ne les effaceront jamais. La vie ne nous est pas vendue comme sinécure et force est de savoir, un jour, passer à autre chose sans écrire autre chose et autre chose encore. Changer de cap, une fois les histoires devenues de l'Histoire, virer à bâbord ou à tribord, mais virer ces cauchemars et ces peines, sans pour autant chavirer et sombrer dans les scrupules d'avoir trop peu pensé, parlé, souffert ou payé.

C'est que l'Histoire ne raconte pas toujours : elle ordonne, légitime, gouverne. Comme le suggérait Michel Foucault, elle est aussi dispositif de pouvoir. Nombre d'États modernes l'ont instrumentalisée pour appuyer des récits fondateurs parfois fragiles. L'État d'Israël, par exemple, s'adosse à une mémoire biblique et diasporique plurimillénaire, recomposée dans une logique étatique. L'Ukraine, quant à elle, invoque les racines médiévales de la Rus' de Kiev face à la narration russe. Ainsi, ces histoires lointaines, parfois disputées, deviennent enjeux de

souveraineté contemporaine. Ricœur, moins catégorique, dirait : *il ne s'agit pas d'amnésie, mais de juste distance*. L'Histoire ne dit pas seulement ce qui fut, elle façonne souvent ce qui est.

Alors gardons l'Histoire telle qu'elle est, peut-être, la vraie, en évitant de raconter des histoires, ce serait déjà un bon début. En tout cas Homo-Noscens vous remercie, d'être arrivé au bout de son Histoire. Vous comprenez désormais pourquoi il devait surgir de l'ombre pour illuminer votre regard sur l'espèce humaine, sur son étrangeté, son malaise, ses décisions hasardeuses, ses angoisses, sur sa folie destructrice aussi, son instabilité. Il faut la pardonner.

Elle sait ne pas être désirée, elle a compris que l'univers ne la calcule pas et imaginez, un instant seulement, vivre avec une personne qui fait de même. Qui, quoi que vous fassiez vous ignore. Rien n'attire son attention, sa pitié ou ne serait-ce qu'un peu de compassion. Une personne qui va et vient sans vous voir, qui dort avec les fenêtres ouvertes en plein hiver, qui prend toute la place et vous écrase de tout son poids en société.

Ne deviendriez-vous pas fous de rage. Cette indifférence ne vous pousserait-elle pas à réagir sans toujours répondre de vos actes, sans toujours savoir même ce que vous faites ? N'auriez-vous pas envie de la détruire ou tout au moins de vous en séparer pour aller vivre autre part ? Si, certainement.

Mais si cet autre part n'existe pas, si comme dans le cas de Noscens, vous n'avez que l'univers et nulle part ailleurs où

aller, la capitulation deviendrait l'unique solution, s'adapter, lâcher prise et faire avec tout en continuant de creuser pour améliorer ce destin forcé, imposé, inéluctable. C'est ce que l'Homme fait en avançant. Ce que vous faites en vous documentant. Ce que les scientifiques font en fouillant la matière pour trouver l'énergie propre et inépuisable, en parcourant l'espace à la recherche d'une autre terre accueillante, en tentant de tuer la mort pour tuer cette fatalité d'une vie épuisable comme l'eau d'une bouteille.

Voilà pourquoi il s'agite dans tous les sens, l'Homme, pourquoi il gigote comme un poisson suspendu à l'hameçon qui l'a sorti des profondeurs. Il n'avait rien demandé, il nageait sagement dans son eau comme un bébé dans son liquide amniotique à deux doigts de ce monde qui ne veut pas de lui.

Sortira, sortira pas, pourquoi lui, pourquoi maintenant, pourquoi, pourquoi, pourquoi...

Alors, est-ce qu'Homo Noscens vous a parlé.

Homo-Noscens n'a jamais demandé à naître, pas plus qu'il n'a choisi la conscience qui l'a tiré hors de l'animalité. Il avance pourtant, maladroit, inquiet, émerveillé, cherchant dans l'Univers un signe qui ne viendra pas. Et c'est peut-être là, justement, que réside sa grandeur : dans cette obstination à poursuivre un dialogue avec un monde qui ne répond pas.

Il n'aura jamais la force des dieux qu'il invente, ni la tranquillité des bêtes qu'il a quittées. Il n'aura que son esprit — trop vaste pour son corps, trop rapide pour sa chair — et cette étrange capacité de transformer sa fragilité en mouvement. C'est cela, son histoire : une tentative ininterrompue de donner forme à l'inconfort, de bâtir du sens sur un sol qui n'en porte pas.

Alors oui, il s'agite, trébuche, s'emporte, se trompe. Mais il continue. Et dans cette persistance, dans cette volonté de comprendre malgré l'indifférence cosmique, il trouve une forme de dignité que rien ne peut lui retirer. Homo-Noscens n'est pas là pour plaire à l'Univers. Il a le devoir de se comprendre lui-même. Sacrée mission...

Si oui, j'en suis fort aise.